

## **MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE**

Julie JANSEN

### **LES TRANSFUGES DE CLASSE EN QUESTION**

Réflexion transversale à partir d'un corpus littéraire

Audrey LASSERRE, Université catholique de Louvain

## RÉSUMÉ

Le projet de recherche consiste à interroger le profil androcentré de la figure du transfuge de classe qui émerge depuis les socioanalyses rédigées pour la plupart par des transfuges masculins et universitaires. À l'aide d'une perspective intersectionnelle, le mémoire tente de mettre au jour les aspects construits de ce concept à partir d'un corpus composé d'autosociobiographies rédigées par Annie Ernaux, Kaoutar Harchi, et Édouard Louis. La démarche de ce travail combine à la fois le fait littéraire et la sociologie pour faire apparaître la part de social dans l'écriture personnelle et ses liens avec les épistémologies féministes du point de vue. L'écriture transclasse – en tant qu'outil critique – dévoile les mécanismes sociaux. Toutefois, l'expérience de la mobilité sociale et l'arrivée en écriture sont influencées par la position occupée des individus dans les espaces social, racial et genré.

**Mots clefs** : non-reproduction – transfuge – littérature – intersectionnalité – féminisme – autosociobiographie

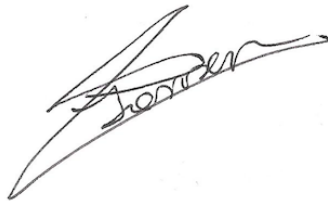
Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis consciente que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : JANSEN Julie

Date : 16/08/22

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Julie Jansen', written in a cursive style.

## REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement ma promotrice Audrey Lasserre pour sa disponibilité, ses remarques et ses conseils qui m'ont été précieux tout au long de la construction de ma réflexion.

Une infinie reconnaissance pour toutes les personnes rencontrées au cours de cette année de master de spécialisation en études de genre, comme autant de constellations féministes. Je ressors enrichie de nos échanges et de tous ces moments – formels et informels – passés auprès de vous. Merci pour la force et l'inspiration.

Et, enfin, je destine une autre part infinie de ma gratitude à mes proches pour leur patience et leur soutien indéfectible. Un merci particulier à ma maman, sans qui j'aurais eu difficilement accès à une *chambre à moi* tout au long de ce travail.

# SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>2</b>
Hypothèse de travail .....	2
Choix du corpus d'étude .....	3
État de l'art.....	4
Positionnement disciplinaire.....	5
<b>CHAPITRE PREMIER : AUTOSOCIOBIOGRAPHIE ET ÉPISTÉMOLOGIE FÉMINISTE .....</b>	<b>7</b>
L'écriture comme outil critique .....	12
<b>CHAPITRE II : DÉCONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DU TRANSFUGE DE CLASSE.....</b>	<b>17</b>
Construction académique.....	18
Construction androcentrée .....	19
Construction synchronique .....	24
Construction de l' <i>entre-deux</i> .....	25
<b>CHAPITRE III : APPROFONDISSEMENTS DE L'APPROCHE INTERSECTIONNELLE.....</b>	<b>31</b>
Sexualités et masculinités .....	31
La question blanche .....	36
<b>CHAPITRE IV : INSTITUTION ET ÉCRITURE TRANSCLASSE.....</b>	<b>40</b>
Macro-institutions et micro-institutions.....	40
Positionnement dans le champ de la production littéraire .....	41
L'écriture comme institution.....	43
Un registre en voie de canonisation .....	47
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>50</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>53</b>

## INTRODUCTION

Mobilité sociale, migration de classe, non-reproduction sociale, transfuge de classe, transclasse sont autant de termes pour circonscrire une même réalité : le déplacement dans l'espace social. Tout particulièrement, le ou la transfuge de classe désigne une personne qui change de classe sociale ; son déplacement suppose une ascension sociale lorsqu'elle quitte un milieu d'origine subordonné pour atteindre un milieu d'arrivée dominant. Sans nier le mécanisme des déterminismes sociaux, la figure du transfuge fait exception à la règle de la reproduction sociale puisqu'en changeant de classe, l'individu s'extrait du schéma de la reproduction sociale.

Les récits qui racontent la non-reproduction sur le mode autobiographique et de l'auto-analyse rejoignent de plus en plus les catalogues des structures éditoriales. Les autosociobiographies obtiennent en effet de plus en plus de visibilité et une reconnaissance croissante dans le champ éditorial ; et parce qu'elles placent la lumière sur les mécanismes de domination et le système de classe de notre société, certains détracteurs n'hésitent pas à communiquer leur mécontentement en la qualifiant de « tendance éditoriale<sup>1</sup> ».

### Hypothèse de travail

La direction de recherche de mon travail repose sur l'intuition de Rose-Marie Lagrave : elle constate que les femmes dans le milieu académique ont moins écrit sur leur expérience de la mobilité sociale que leurs homologues masculins qui s'autorisent davantage à écrire au sujet de leur trajectoire sans se soucier de narcissisme. Lagrave souligne le caractère androcentré et le déni de genre de leurs autosocioanalyses qui ont tendance à universaliser la figure du transfuge qu'ils théorisent depuis leur positionnement. L'écriture de la mobilité sociale serait donc une expérience genrée.

Dans son ouvrage réflexif, Lagrave observe sa trajectoire à l'aide d'une paire de lunettes à double foyer : le genre et la classe. Elle adopte ce prisme et analyse l'ensemble des éléments qui l'ont menée à la position qu'elle occupe désormais dans l'espace social. La classe a longtemps été le cadre d'analyse privilégié et le seul axe considéré dans la tradition française des sciences humaines et sociales. Comme Lagrave, je souhaite m'y référer mais ne pas m'en contenter. Je ne souhaite pas nier sa pertinence, mais il est important de l'associer à d'autres

---

<sup>1</sup> HAMANA, « Peut-on décentement en avoir plein le cul des récits de transfuges de classe ? », *Frustration Magazine*, mise en ligne le 23 novembre 2021. URL : <https://www.frustrationmagazine.fr/transfuges-classe/>

cadres pour former une grille d'analyse la plus opérante possible. Contrairement à ce qu'avancent ses opposants<sup>2</sup>, les travaux qui mobilisent l'intersectionnalité ne négligent pas la classe dans leurs analyses, ils enrichissent l'étude en y joignant d'autres axes ; je souhaite m'inspirer de ces travaux et m'ancrer dans leur continuité.

Le genre en tant qu'instrument permet de rendre visibles les rapports de pouvoirs. Plusieurs axes d'analyse seront mobilisés tout au long de ce travail, dans une perspective intersectionnelle, à savoir le croisement entre plusieurs rapports sociaux – la classe, le genre, la race, et la sexualité – pour rendre visible l'hétérogénéité de l'expérience transclasse qui ne peut se réduire à l'expérience d'un homme blanc universitaire.

### **Choix du corpus d'étude**

Pourquoi mon empirie se fonde-t-elle sur un corpus littéraire plutôt qu'un travail de terrain pour vérifier l'intuition de Lagrave ? Le choix d'un corpus plutôt qu'un terrain dans l'étude de la non-reproduction repose sur l'importance de la légitimité de la littérature qui constitue, selon Didier Eribon, une ressource du social autant que la sociologie « pour appréhender la diversité des expériences individuelles et collectives qui adviennent dans le monde social<sup>3</sup> ».

Le corpus mobilisé sera donc composé de socioanalyses de transfuges académiques. Parmi les auteurices<sup>4</sup> sélectionné-es, figureront Annie Ernaux, Kaoutar Harchi et Édouard Louis, trois figures fondamentales qui ont écrit au sujet de leur déplacement social. Je prendrai appui sur un corpus d'autosociobiographies pour produire une réflexion sociologique et un ensemble de réflexions théoriques sur la littérature.

Annie Ernaux est née en 1940 à Yvetot en Normandie de parents d'origine rurale devenus petits commerçants d'un café-épicerie de village. Dès son enfance, sa mère l'inscrit dans une école privée catholique dans laquelle elle amorce un parcours scolaire brillant qu'elle poursuivra, grâce aux bourses, à Rouen dans un cursus universitaire de Lettres Modernes. Dans les années 60, elle obtient le CAPES et ensuite l'agrégation de Lettres ; elle enseigne dans les lycées en parallèle de son activité littéraire au succès croissant. Parmi les textes de son œuvre

---

<sup>2</sup> Stéphane BEAUD et Gérard NOIRIEL, *Race et sciences sociales*, Marseille, Agone, p. 376, cités dans Éléonore LÉPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021, p. 33.

<sup>3</sup> Chantal JAQUET, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 18.

<sup>4</sup> Tout au long de ce travail, j'appliquerai l'écriture inclusive pour démasculiniser la langue française qui n'est pas neutre. Cette écriture est adaptée à mon projet dont l'objectif est de rendre compte de la pluralité des profils des transfuges de classe : seront dès lors utilisées les contractions (elleux, iels, toustes, auteurices), les dédoublements (celles-ci et ceux-ci), le point médian (·) et les accords de proximité.

prolixes sélectionnés dans mon corpus, j'ai choisi *La Place* (1983) et *La Honte* (1997), les deux textes les plus représentatifs de l'appellation autosociobiographique qu'elle leur attribue. Ceux-ci reviennent sur son milieu d'origine et le souvenir d'événements familiaux. Je m'attarderai également sur *L'écriture comme un couteau* (2003), un livre-entretien dans lequel elle se livre sur les coulisses de son écriture.

Kaoutar Harchi est née en 1987 à Strasbourg de parents marocains. Ceux-ci l'inscrivent dans une école secondaire privée. Elle poursuit ensuite des études universitaires en sociologie. Chercheuse-enseignante, écrivaine, sociologue de la littérature, elle questionne dans sa thèse publiée en 2016 le contrôle (post)colonial sur la langue française à partir de la trajectoire de cinq écrivains algériens<sup>5</sup>. Parmi sa bibliographie littéraire et académique, j'ai sélectionné son ouvrage le plus proche du mode autosociobiographique, *Comme nous existons* (2021), un récit personnel dans lequel elle retrace son parcours et celui de ses proches en adoptant un regard sociologique et littéraire.

Édouard Louis est né en 1992 dans le nord de la France dans un milieu très précaire, il connaît une ascension fulgurante en intégrant l'ENS et l'EHESS. Sociologue et écrivain, il publie à 21 ans son premier ouvrage, *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), dans lequel il revient sur son enfance humiliée par l'homophobie et la pauvreté. L'ensemble de sa bibliographie littéraire complètera mon corpus d'étude : *Histoire de la violence* (2016), *Qui a tué mon père* (2018), *Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), et *Changer : méthode* (2021). Chaque ouvrage dépeint la violence sociale subie et intériorisée par les classes les plus dominées. Je n'hésiterai pas à citer d'autres auteurices lorsque ça me semblera pertinent.

## État de l'art

À ce corpus délimité s'ajoute une grille d'analyse quadrillée par d'autres chercheuses-transfuges qui ont fait de leur expérience de la mobilité sociale un objet de savoir et de création scientifique. Iels ont par conséquent basé une partie de leurs recherches à théoriser la non-reproduction. Tout au long de ce travail, nous pourrions ainsi retrouver en filigrane les théories bourdieusiennes pour comprendre les phénomènes de la reproduction sociale, et par contraste, définir les facteurs de la non-reproduction. Ses études sur le champ de la production littéraire me permettront aussi de cerner la spécificité et la position des productions autosociobiographiques. Tout comme les travaux de Chantal Jaquet, philosophe transfuge, sur

---

<sup>5</sup> Kaoutar HARCHI, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*, Paris, Fayard, coll. « Pauvert », 2016.

le concept de *transclasse* ; ceux de Yann Le Bihan pour mettre en perspective la figure du transfuge de classe. Non seulement située à la genèse de ce travail, les travaux de Rose-Marie Lagrave en constituent l'axe d'analyse principal, la pierre angulaire pour cerner l'expérience intersectionnelle de la non-reproduction sociale.

Il n'est pas anodin que les choix disciplinaires et thématiques des transfuges universitaires reposent en partie sur l'étude et la compréhension de la mobilité sociale ; par conséquent, je mobiliserai ces figures tantôt pour leur travail de recherche, tantôt pour leur trajectoire de transfuge dans le but de compléter mon corpus. En somme, j'en ferai un double usage, alternativement objet et outil d'analyse.

### **Positionnement disciplinaire**

Pour toutes les raisons exposées ci-dessus, mon corpus est moins dicté par l'analyse littéraire de ces textes que par la volonté de comprendre l'arrivée en écriture de ces figures transclasses. Je ne pourrai donc en aucun cas me limiter à l'utilisation d'outils littéraires pour les appréhender. La situation sociale d'un·e écrivain·e influence son parcours. Mon approche sera pluridisciplinaire en puisant dans différents champs disciplinaires des sciences sociales – philosophie, sociologie, histoire, littérature, entre autres – à cheval sur le social et le fait littéraire, à l'image des autosociobiographies étudiées. En ce sens, ma démarche est résolument ancrée dans la sociologie de la littérature. Elle me permettra de rendre compte de la trajectoire<sup>6</sup> littéraire des transclasses et les effets sociaux agissant sur leur écriture.

Je chercherai donc à comprendre l'imbrication entre la littérature et le monde social. Je n'étudierai pas lors de cette étude la valeur esthétique et littéraire des textes de transclasses. L'acception de l'écriture adoptée par Ernaux, l'écriture comme « un acte politique et non pas une simple activité esthétique, coupée de toute détermination sociale et de tout impact sur le monde réel<sup>7</sup> », sera ma boussole tout au long de ce travail.

À la manière de cette réflexivité transclasse seront en effet étudiés dans mon travail non pas les trajectoires individuelles de ces auteurices, mais plutôt les rapports sociaux et les causes institutionnelles pour dégager les éléments transversaux qui façonnent leurs parcours.

---

<sup>6</sup> Une trajectoire est « la série des positions successives occupées par un même agent dans un espace lui-même en devenir, et donc comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social ». Évelyne PINTO, « Autobiographie, Confessions impersonnelles, auto-analyse », dans *Questions de communication*, n° 9, 2006, p. 442, citée dans Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 32.

<sup>7</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 207.

Pour permettre cette analyse, je m'appuierai sur les témoignages livrés dans leurs récits autosociobiographiques. En somme, mes objets d'analyse s'apparentent à des entretiens qualitatifs, sur le mode du récit de vie, à partir desquels je vais pouvoir déceler des éléments de réponse à l'aide de concepts scientifiques. Plutôt qu'une étude quantitative de la mobilité sociale, je me réfère à des ethnographies personnelles, publiées et disponibles. Dès lors, j'ai conscience des biais que ce corpus suscite et cela me permettra de questionner le positionnement des auteurices. Peut-on étudier sa propre trajectoire de manière objective ? Ces textes interrogent le paradigme positiviste, je propose ainsi d'examiner dans le premier chapitre la spécificité de l'autosociobiographie et ses liens avec les épistémologies féministes du point de vue ; les coulisses de ce genre et la posture qui y est adoptée par celles et ceux qui le fondent.

Le deuxième chapitre sera l'occasion de nuancer la figure du transfuge de classe en consacrant un espace à la déconstruction des aspects constitutifs de cette figure présentée comme un concept monolithique ; j'en interrogerai les limites.

Dans le troisième chapitre, j'approfondirai l'approche intersectionnelle qui forge la structure de mon travail. Je renforcerai l'analyse de ces trajectoires particulières façonnées par une multitude de caractéristiques sociales. Les transclasses sélectionnées dans mon corpus se situent en effet à l'intersection de plusieurs positions dans l'espace social, sexuel et racial.

Enfin, dans le quatrième chapitre, j'examinerai la façon dont l'institution de la littérature absorbe ces récits hétérodoxes, et leur place dans le champ de la production éditoriale.

Tout au long de ce travail, je veillerai à révéler la richesse que contient le concept de transfuge de classe, et à exposer les coulisses de la production des autosociobiographies tout comme les questions qu'elles soulèvent.

# CHAPITRE PREMIER : AUTOSOCIOBIOGRAPHIE ET ÉPISTÉMOLOGIE FÉMINISTE

Existe-t-il un intime à partir du moment où le lecteur, la lectrice ont le sentiment qu'ils se lisent eux-mêmes dans un texte ?

Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*

Les transfuges auraient en commun une forme de lucidité, un « regard pré-sociologique » lié à l'ambivalence éprouvée de leur habitus. Autrement dit, « la progressive inculcation d'habitus différents et leur confrontation, [les] inclinerait à développer le sens et la conscience de l'arbitraire de la coupure, de l'artificialité d'une construction de la discontinuité<sup>8</sup> ». Cette disposition à observer le caractère construit des catégories – à l'inverse du système de reproduction sociale qui pousse l'individu à percevoir son environnement comme immuable et naturel – les mène à développer une pensée relativiste, constructiviste et relationnelle<sup>9</sup>. Or, « c'est à la condition d'une objectivation de son point de vue relatif, que le sociologue ne cède pas au relativisme<sup>10</sup> ».

La situation de double distance vécue par les transfuges-sociologues vis-à-vis de leur milieu d'origine et celui d'arrivée les placerait dans une forme d'objectivité incarnée. Une épistémologie particulière que je propose d'examiner, favorisée par le statut de l'*entre-deux* qui les rend capables de se positionner à la fois à l'écart du milieu d'origine et du milieu d'arrivée. Une position qui favorise la distance et permet dès lors de « travailler en sociologue<sup>11</sup> ». Ils optent donc pour une méthodologie fine et rigoureuse :

Naturellement pas de récit, qui produirait une réalité au lieu de la chercher. Ne pas me contenter non plus de lever et transcrire les images du souvenir mais traiter celles-ci comme des documents qui s'éclaireront en les soumettant à des approches différentes. Être en somme ethnologue de soi-même<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 76.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>11</sup> Rose-Marie LAGRAVE dans CIERA Paris, « Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave – Expériences et écritures de transfuges de classe féministes » (webinaire), mise en ligne le 8 juin 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=6M-2KAeuFes&t=13s>

<sup>12</sup> Annie ERNAUX, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 40.

La démarche commune, à Rose-Marie Lagrave et Annie Ernaux, consiste donc à capturer la réalité plutôt que l'inventer, de « ressaisir » leur trajectoire à la lumière des mécanismes sociaux.

Pour se faire, leur méthodologie de travail est basée sur le document, à la manière d'Ernaux et ses métatextes sur son processus d'écriture, ou encore ses journaux qui lui confèrent une précision dans la retranscription des événements.

À ses journaux intimes qui n'ont pas vocation à être lus par autrui<sup>13</sup> et aux journaux qui racontent son processus d'écriture<sup>14</sup>, s'ajoutent au travail d'Annie Ernaux des journaux *extimes*, aussi appelés « ethnotextes ». Ceux-ci empruntent les caractéristiques d'un carnet de terrain, comme *Journal du Dehors*<sup>15</sup>, et recensent des observations dans l'espace public en divers lieux : le supermarché, les salles d'attente, les transports en commun, entre autres, desquels émanent les voix des « gens de peu<sup>16</sup> ». Ces ethnotextes donnent à voir ce que l'on ne prend que trop peu le temps d'observer, à savoir l'infra-ordinaire<sup>17</sup> :

J'ai retrouvé des gestes et des phrases de ma mère dans une femme attendant à la caisse du supermarché. C'est donc au-dehors, dans les passagers du métro ou du RER, les gens qui empruntent l'escalator des galeries Lafayette et d'Auchan qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire [...] Sans doute suis-je moi-même, dans la foule des rues et des magasins, porteuse de la vie des autres<sup>18</sup>.

Toutes ces petites choses invisibles, même lorsque l'on ne prend pas le temps de les observer, construisent le ballet de la vie quotidienne. Annie Ernaux développe « la capacité à transformer des observations parfois minuscules en analyse de mécanismes sociaux de grande portée<sup>19</sup> ». Par induction ou déduction, chaque élément porte tour à tour l'empreinte de l'autrice et de son environnement. Par conséquent, la généralisation de son point de vue singulier ne s'effectue pas au détriment des autres, il inclut les autres et *vice-versa*.

---

<sup>13</sup> Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 24.

<sup>14</sup> Annie ERNAUX, *L'Atelier noir* (2011), Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2022.

<sup>15</sup> Annie ERNAUX, *Journal du Dehors*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>16</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi* [colloque organisé à l'Université de Liège le 11 décembre 2008], Klincksieck, coll. « Circare », 2011, pp. 78–79.

<sup>17</sup> Georges PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 1989.

<sup>18</sup> Annie ERNAUX, *Journal du Dehors*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 36–37 ; 70 ; 106 ; 107, citée dans Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 82.

<sup>19</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 12.

L'écriture « transpersonnelle » d'Ernaux<sup>20</sup> induit donc une portée collective ; elle dépeint des expériences intimes et des « événements attestés dans la réalité extra-textuelle<sup>21</sup> » auxquels peut s'identifier le lectorat. En parlant de soi, l'on parle aussi des autres, et de toutes les structures qui nous traversent.

Elle capture ainsi dans l'écriture de ses journaux intimes les moments vécus au quotidien, et ceux-ci alimentent même parfois ses récits. Par exemple, le journal intime *Se Perdre* qui revient sur sa passion amoureuse – qui sera lui-même publié en 2001 – devient *Passion Simple* paru en 1992 sous forme de récit.

Lagrave, quant à elle, n'a jamais documenté son quotidien, n'a jamais tenu de journal intime ; elle a donc utilisé d'autres matériaux et preuves matérielles pour construire son enquête autobiographique<sup>22</sup> : des archives familiales et autres « papiers de famille » retrouvés dans la maison familiale. Elle a également dirigé des entretiens semi-directifs avec les membres de sa fratrie qu'elle a veillé à anonymiser. En somme, la trajectoire décrite dans son livre résulte d'une méthodologie sociologique et d'une analyse de documents – archives départementales, données de l'Ined, archives domestiques, actes d'état civil, entretiens, correspondances, agendas de sa mère, etc.

Tout cela documentait sa recherche afin qu'elle ne puisse pas se reposer sur ses seuls souvenirs ; il lui a donc fallu trouver des sources et des archives en guise de preuves pour travailler en sociologue. Lagrave s'est notamment autocensurée lors des entretiens effectués auprès de sa famille : elle n'a retenu que les informations qui lui ont été communiquées, même si elle en savait parfois davantage sur certains événements que ses proches lui racontaient. Elle a ainsi gardé le silence sur la part intime qu'elle ne parvenait pas à sociologiser. À nouveau, et elle insiste, elle n'écrit pas sur elle-même, mais sur sa trajectoire. Dès lors, grâce à un ancrage social, Lagrave déjoue le piège de « l'illusion biographique<sup>23</sup> », une forme de réflexivité illusoire, en se positionnant en tant qu'ethnologue d'elle-même<sup>24</sup>.

En ce sens, la démarche d'Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave, non seulement commune par la méthode mais aussi par la génération, s'inscrit dans une épistémologie féministe qui

---

<sup>20</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, pp. 58–59.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>22</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021.

<sup>23</sup> Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62–63, juin 1986, pp. 69–72.

<sup>24</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *op. cit.*, p. 19.

légitime le soi duquel une connaissance du social peut émerger. Le récit autosociobiographique semble l'outil adéquat pour en rendre compte. Un terme qu'emploie Annie Ernaux pour désigner ses ouvrages, en particulier *La Place* (1983), *Une Femme* (1987), *La Honte* (1997) et *L'Événement* (2000), qui sont « moins autobiographiques que auto-socio-biographiques<sup>25</sup> ». Une appellation de laquelle se réclament de nombreux et nombreuses transclasses qui prennent la plume.

Ces récits ne relèvent pas *stricto sensu* du genre autobiographique tel que défini par Philippe Lejeune : « le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>26</sup> ». Or l'autosociobiographie est moins individuelle que collective : « le pacte socioanalytique [...] n'engage pas une quête de soi mais l'étude des conditions sociales et historiques des décisions conceptuelles, théoriques et méthodologiques<sup>27</sup> ». Il s'agit de mener une enquête de soi, une ethnographie de sa propre trajectoire, à la manière de Rose-Marie Lagrave, en se mobilisant soi-même comme matériau, mais aussi, nous l'avons, des matériaux *extimes*.

Pour cela, cette enquête se distingue d'un récit de soi autonome et autosuffisant, en ce qu'elle n'est ni narration d'un soi individualisé, ni seulement une écriture réflexive. C'est un essai qui tente de comprendre pourquoi ma trajectoire n'obéit pas totalement à la loi de reproduction des classes sociales<sup>28</sup>.

En ce sens, la valeur esthétique n'est pas l'objectif central des récits de transclasses, à celle-ci est préférée l'écriture de la distance. En rejetant la fiction, Annie Ernaux opte dès lors pour une écriture plate – qu'elle qualifierait désormais de « factuelle » –, une écriture dépouillée d'une « générosité inutile<sup>29</sup> » comme le dit Sartre, propre à la littérature, et « dictée par volonté politique de fidélité à l'indignité des origines et par souci d'objectivisation sociologique<sup>30</sup> ».

Aussi, il est moins question de prendre pour objet sa vie que sa vie prise dans une dynamique collective, façonnée par un parcours parsemé de rencontres, encadrée par des

---

<sup>25</sup> Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 23.

<sup>26</sup> Sébastien HUBIER, « Autobiographie (littérature) », dans Christine DELORY-MOMBERGER (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, coll. « Questions de société », 2019, p. 28.

<sup>27</sup> Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 30.

<sup>28</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *op. cit.*, p. 11.

<sup>29</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 11.

<sup>30</sup> Philipp LAMMERS et Marcus TWELLMANN, « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *CONTEXTES*, Varia, mise en ligne le 16 décembre 2021, p. 7. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/10515>

systèmes et des institutions. Parler de soi consiste alors à parler pour un collectif, de structures qui façonnent un parcours de mobilité à l'intérieur de l'espace social : « l'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents est inconcevable<sup>31</sup> ».

Le registre de l'autosociobiographie concorde donc avec la démarche de reconnaissance du social dans le littéraire « en réunissant des éléments d'origine différente (de la sociologie et de la littérature) dans une relation qui ne laisse aucun des éléments inchangés<sup>32</sup> ». Dans ces textes, le « je » mène à l'exposition du jeu social.

En effet, ces récits peuvent aussi être qualifiés « d'autobiographie impersonnelle<sup>33</sup> » à la manière d'Annie Ernaux, ou de « confessions impersonnelles » à la manière du transfuge-chercheur Yann Le Bihan qui, comme le résume Rose-Marie Lagrave, opte pour

l'impersonnel d'une méthode ciselée pour appréhender au plus juste et au plus près la singularité générique des transfuges, mais un impersonnel construit à partir de la position resituée et restituée de Yann Le Bihan dans toute la dynamique et les aléas de son parcours<sup>34</sup>.

En somme, il s'agit de créer du savoir à partir de son positionnement et d'adopter une posture sans jugement de valeur. Or, ces égo-histoires<sup>35</sup> permettent aussi de remettre en cause la neutralité axiologique, le principe sur lequel se base le modèle positiviste de la science. Leur conception se rapproche donc des épistémologies féministes du point de vue. Il ne s'agit pas de créer du savoir en dehors de soi mais depuis soi, sans abandonner la rigueur des méthodes appliquées ; le savoir se construit en référence avec la personne qui le produit, ce que suggère le modèle constructiviste. La neutralité supposée de la réalité qui n'attend qu'à être observée pour en dévoiler ses vérités ne peut se faire sans le prisme du regard apposé sur celle-ci. L'objectivité qui précéderait tout regard est un leurre, tout savoir est situé et pris dans la position des rapports sociaux de la personne qui observe. La « vérité » s'inscrit dans les expériences ; et si les biais ne peuvent être totalement épargnés, ils peuvent tout du moins être repérés puisque

---

<sup>31</sup> Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 139.

<sup>32</sup> Philipp LAMMERS et Marcus TWELLMANN, *op. cit.*, p. 7.

<sup>33</sup> Annie ERNAUX, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 240.

<sup>34</sup> Rose-Marie LAGRAVE, préface dans Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 15.

<sup>35</sup> « Éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, d'essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres. » dans Pierre NORA (dir.), *Essais d'égo-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 7.

les égoistoires ne peuvent se départir de leur biais, comme nous le verrons dans le deuxième chapitre en questionnant notamment le point de vue androcentré qui subsiste dans ces récits.

Par ailleurs, la démarche épistémologique féministe n'est pas commune à toutes les transclasses. Gérard Noiriel, transclasse issu d'un milieu populaire, directeur d'études à l'EHESS, spécialiste de l'histoire de l'immigration et de la classe ouvrière, rejette cette « mode intellectuelle<sup>36</sup> ». En gagnant une position dominante, les transclasses peuvent en effet absorber les privilèges du milieu d'arrivée, être en accord avec ses codes et les reproduire. Est-on vraiment transclasse lorsque l'on s'est conformé ?

### **L'écriture comme outil critique**

En somme, les autosociobiographies sélectionnées dans ce corpus d'étude accordent une importance fondamentale à la réflexivité et à l'expérience comme source d'expertise. Cette pratique d'écriture serait même le médium privilégié pour les transclasses, le mode d'écriture adapté pour dévoiler la non-reproduction sociale :

Du coup, ce regard à distance, ce regard acéré devient un outil critique pour dépasser leur propre trajectoire et dévoiler l'implacable injustice et dureté des puissants, face aux gens de peu. L'outil critique des transfuges, c'est l'écriture, car il faut en passer par là pour dire l'indicible des émotions et des frustrations, pour dire la honte, et s'apercevoir au bout du compte que ce qui est personnel est partagé ; bref, que le personnel est politique<sup>37</sup>.

Une écriture critique qui rejette la fiction et se rapproche davantage du style descriptif et académique emprunté aux sciences sociales. Au croisement de la littérature et de la sociologie, l'œuvre d'Annie Ernaux est hybride. L'autrice « est capable de s'exprimer *au moyen de* et *contre* la culture acquise qui lui a permis de changer de classe<sup>38</sup> », elle subvertit dès lors l'écriture comme outil dominant en créant un espace subversif dans le champ littéraire :

Le texte, écrit pourtant dans la langue de l'ennemi, selon la formule de Genet qu'elle affectionne, avec les outils linguistiques des dominants, peut alors introduire par effraction le point de vue des dominés, de son père, de sa mère ou des classes populaires d'Yvetot et de la Normandie [...] <sup>39</sup>

---

<sup>36</sup> Par cette expression, il critique l'utilisation du concept de *race*, et de manière étendue, l'intersectionnalité au sein du champ des sciences sociales. Éléonore LÉPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021, p. 15.

<sup>37</sup> Rose-Marie LAGRAVE, « Sortir de sa classe ? », dans Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2019, p. 697.

<sup>38</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 32.

<sup>39</sup> Chantal JAQUET, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, pp. 209–210.

Dans un processus d'agentivité<sup>40</sup> et de récupération de ce médium dominant, l'écriture orthodoxe se transforme alors en écriture hétérodoxe, située à contretemps de l'horizon d'attente produit par la littérature. Elle est en effet d'abord entrée en littérature par la fiction, ce qui lui semblait aller de soi, en écrivant des romans autobiographiques : *Les Armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) ou encore *La Femme gelée* (1981)<sup>41</sup>. Son premier roman « n'empruntait rien à la mémoire et s'inscrivait dans la culture des dominants selon une logique pour ainsi dire plus bâtarde que barbare<sup>42</sup> ».

La rupture se produit avec *La Place*, en 1983, sa première autosociobiographie. La fiction lui semble dès lors inappropriée pour écrire à propos de son père :

Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de "passionnant", ou d'"émouvant". Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée<sup>43</sup>.

En précisant la part de politique dans le personnel, elle révèle ce qu'il y a de commun entre les transfuges, les femmes et les personnes dominées dans l'espace social. Transclasse et contemporaine du Mouvement de Libération des Femmes, Ernaux s'inscrit dans le creuset de l'émergence de sujets et savoirs niés, intimes et même « féminins » dans le lieu consacré de la littérature. Édouard Louis adopte la même démarche lorsqu'il écrit au sujet de sa mère : « Parce que je le sais maintenant, ils ont construit ce qu'ils appellent littérature contre les vies et les corps comme le sien. Parce que je sais désormais qu'écrire sur elle, et écrire sur sa vie, c'est écrire contre la littérature<sup>44</sup> ».

L'expérience des femmes et autres minorités n'obtient en effet que peu de place dans les grands récits canoniques écrits par les hommes, ainsi Ernaux ne peut s'identifier à leur expérience masculine présentée comme « neutre » ; la distance avec le corps y est trop grande. Par exemple, elle n'y retrouve jamais son expérience de l'intime. En évoquant les textes de Victor Hugo et Charles Péguy elle s'exclame : « Quel écœurement ! Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation, pas un passage pour décrire ce que je sens maintenant, m'aider à passer

---

<sup>40</sup> Le terme « agentivité » – de l'anglais *agency* – désigne la capacité d'agir d'une personne, sa marge de manœuvre à transformer et s'approprier les éléments de son environnement malgré les déterminismes sociaux.

<sup>41</sup> Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannot], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 22.

<sup>42</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 209.

<sup>43</sup> Annie ERNAUX, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983, p. 24.

<sup>44</sup> Édouard LOUIS, *Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), Paris, Seuil, coll. « Points », 2022, p. 20.

mes sales moments<sup>45</sup> ». De fait, elle publiera *L'Événement* en 2000, un récit *transpersonnel* sur l'expérience de son avortement clandestin. Ernaux dégage de cet événement une expérience générique de l'avortement. Elle emporte dans son écriture un collectif qui a rarement l'occasion de voir représentées ses expériences communes. Son écriture se présente donc comme un acte politique, et rejoint l'effervescence de l'« atelier d'écriture<sup>46</sup> » du mouvement féministe qui a compris que « le récit d'une expérience personnelle est le point de départ d'une prise de conscience féministe et d'une analyse de l'oppression des femmes<sup>47</sup> ». L'écriture féministe est hétérodoxe ; l'acte d'écriture pour les femmes est en soi un acte transfuge, une entrée par effraction dans le champ littéraire duquel elles sont tenues éloignées. Signer en tant que femme, par le prénom et non sous un patronyme, ou bien de manière collective, est l'une des révolutions contre l'autorité patriarcale menée par les membres du MLF<sup>48</sup>.

Or cette effraction n'est ni le propre des transclasses ni des féministes mais elles les caractérisent toutes les deux. L'écriture est non seulement un outil critique pour les transfuges, mais l'est également pour les femmes. Leur écriture partage des traits communs : récit à la première personne, histoire du privé, émergence d'un savoir depuis l'expérience, et dévoilement des rapports de force *a fortiori* sexistes.

En ce sens, en dévoilant les structures sociales qui sous-tendent sa trajectoire, Ernaux s'inscrit dans le sillage du MLF dans les années 70 et même plus largement dans l'usage de l'écriture par les femmes qui ont notamment investi les genres littéraires les plus dépréciés ; il y a en effet une tradition de l'autobiographie chez les femmes : « aux femmes la littérature sensible, aux hommes la littérature d'idées<sup>49</sup> ». Comme le mentionnait déjà Virginia Woolf dans son essai *Une chambre à soi* (1929), écrire sur soi – et écrire des romans – exige moins de ressources temporelles et financières à l'inverse de l'écriture d'essais.

Nos conditions sociales déterminent le genre littéraire vers lequel on se tourne et dans lequel on s'engage : par exemple, les naturalistes d'origine modeste qui peuvent s'assurer un succès commercial grâce au genre romanesque, l'autobiographie pour les femmes, tandis que

---

<sup>45</sup> Annie ERNAUX, « Les Armoires vides » (1974), dans *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011, p. 106. Extrait cité dans Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, pp. 30–31.

<sup>46</sup> Audrey LASSERRE, « Écriture féminine », dans Christine BARD et Sylvie CHAPERON (dir.), *Dictionnaire des féministes. France XVIII-XXI siècle*, Paris, PUF, 2017, p. 494.

<sup>47</sup> Audrey LASSERRE, « Une révolution de l'autorité et de l'auctorialité. La signature au sein du Mouvement de libération des femmes » dans Frédéric REGARD et Anne TOMICHE (dir.), *Genre et signature*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2018, p. 244.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 233–246.

<sup>49</sup> Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014, p. 12.

la poésie et le théâtre sont davantage réservés aux extractions supérieures : « le statut social<sup>50</sup> de chaque agent est indirectement figuré dans son credo littéraire et dans ses productions<sup>51</sup> ».

Aussi, l'écrivain « peut à son tour redéfinir le genre dans lequel il s'engage et par là en modifier le statut relatif », l'entrée des hommes dans le genre autobiographique en rehausse d'ailleurs la légitimité, d'où le sérieux attribué aux égohistoires masculines, et toutes les précautions adoptées par les transclasses féministes lorsqu'elles écrivent à leur tour. L'écriture « féminine » déclasse. Pour cette raison, Rose-Marie Lagrave entame son enquête autobiographique sur le tard, à la fin de sa carrière, et l'investit d'une méthode rigoureuse. En prenant la plume, elle opère ainsi un double dévoilement risqué : celui de femme, en dévoilant un « je » pour la première fois, et celui de transclasse. Son éveil féministe, tel qu'elle le nomme, lui a notamment permis d'alimenter sa réflexivité et son esprit critique :

Le féminisme fut une école de formation à l'autonomie intellectuelle, à la critique sociale, au dévoilement des pièges de la neutralité axiologique dans les sciences sociales, tout comme il a orienté mes objets de recherche et conforté la pente ascendante de ma trajectoire<sup>52</sup>.

Son entrée dans le féminisme par le groupe des femmes mariées du MLF fut en effet une étape fondatrice de son parcours. Son engagement militant lui a donné l'occasion de lever le voile sur les mécanismes de domination, de déplacer la responsabilité individuelle sur les structures sociales, et de développer des outils de lutte et de réflexion. Dans les années 70, elle se rendait bien compte qu'elle n'était pas l'égale de l'homme, mais la lutte collective lui a permis d'acquérir des ressources pour s'aménager des positions dans les espaces sociaux pour changer les choses<sup>53</sup>. Le féminisme a favorisé le développement de ses capitaux culturel et militant : des outils précieux pour ancrer davantage sa mobilité sociale. Le féminisme inculque l'irrévérence à des sujets subordonnés, ainsi ce mouvement de libération dévoile toute sa substance grâce à l'écriture en tant que *technologie de libération* – selon l'acception harawayenne. Une écriture qui permet de réinventer le régime normatif de la littérature et ses motifs teintés d'androcentrisme.

---

<sup>50</sup> Par l'expression « statut social » Jacques Dubois désigne l'origine sociale de l'écrivain·e ; ses conditions sociales déterminent sa position au sein du champ littéraire.

<sup>51</sup> Jacques DUBOIS, *L'Institution de la littérature* (1978), Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord », 2019, p. 81.

<sup>52</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 311.

<sup>53</sup> France Culture, « Rose-Marie Lagrave : transfuge de classe, un parcours exemplaire ? » (vidéo), *La Grande table*, mise en ligne le 16 février 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=at-4wB67EIo&t=27s>

Les féministes proposent en effet d'autres pratiques littéraires pour dépatricariser la langue et en subvertir les codes. Il s'agit d'un véritable projet de création d'une langue hétéroglose plutôt qu'une littérature commune et homogène<sup>54</sup> pour atteindre une *objectivité forte*<sup>55</sup> contenue dans la pluralité des points de vue ; une nouvelle proposition pour enrayer le mythe de l'objectivité qui émanerait d'une position omnisciente prétendue neutre trop souvent emparée par le regard masculin.

Malgré les saisissants parallèles entre les récits de transclasses et les épistémologies féministes du point de vue – l'émergence du social et ses mécanismes depuis l'expérience intime –, de nombreux aspects restent à questionner, notamment la figure transfuge qui se construit à travers ce regard androcentré.

---

<sup>54</sup> Donna HARAWAY, *Manifeste cyborg, et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*. Anthologie établie par Laurence ALLARD, Delphine GARDEY et Nathalie MAGNAN, Paris, Exils, 2007, p. 82.

<sup>55</sup> À ce sujet, voir Sandra HARDING (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*, New York and London, Routledge, 2004.

## CHAPITRE II : DÉCONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DU TRANSFUGE DE CLASSE

Si une conversation était entamée avec l'une de ces personnes, Mohamed finissait toujours par préciser à cette dernière : ma fille, vous savez, ma fille est inscrite à l'école Marie-Curie — et de poser sa main sur le haut de ma tête, de tapoter légèrement.

Kaoutar Harchi, *Comme nous existons*

Que désigne la figure de transclasse ? Malgré l'hétérogénéité des trajectoires, ce sont les mêmes poncifs qui forgent la définition du transfuge de classe. Or il existe plusieurs manières de l'inspecter. L'intersectionnalité est un outil opérant pour déconstruire l'universalité qui se dégage de cette figure. Il est en effet nécessaire de questionner la manière dont cette dernière occulte d'autres rapports sociaux comme le genre et la race qui favorisent – ou freinent – la mobilité sociale. À ce stade, il faut donc nuancer sa représentation en faisant émerger les autres facteurs qui la constituent. Nous allons tenter de mettre au jour, de manière non exhaustive, les aspects construits qui la sous-tendent au travers des autosociobiographies rédigées de manière habituelle par des hommes universitaires en sciences sociales.

Même si les réponses à nos questions ne pourront être évidentes, il est toutefois urgent de « poser l'autre question<sup>56</sup> » selon Mari Matsuda pour pallier la posture dominante épistémologique de l'ignorance<sup>57</sup> et chercher à complexifier sans cesse une situation pour rendre compte de sa variabilité d'un contexte à l'autre. L'essentiel réside dans le questionnement qui permet d'augmenter son regard sur une situation, « de questionner ses propres points aveugles dans l'analyse, de rendre compte de la façon dont les rapports sociaux sont constitutifs les uns des autres et non pas indépendants<sup>58</sup> ». L'intersectionnalité correspond à l'imbrication et la co-construction de ces rapports sociaux<sup>59</sup> grâce à « une perspective antiréductionniste et complexe sur la société pensée comme totalité<sup>60</sup> ». Nous ne pouvons

---

<sup>56</sup> Éléonore LÉPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021, p. 37.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. 48–49.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>60</sup> Danielle JUTEAU, « Un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité », *Cahiers du Genre*, vol. s4, n° 3, 2016, p. 130. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2016-3-page-129.htm>

donc pas réduire le concept de transfuge à l'universitaire blanc et masculin, un concept co-construit par d'autres rapports de force.

### **Construction académique**

Parmi les aspects construits et centraux figure l'importance accordée à l'institution scolaire dans son rôle catalyseur de l'ascension par l'acquisition du capital culturel. Les futurs transfuges, bon·nes élèves, révéleraient en effet leur potentiel au sein de l'école. Il est indéniable qu'elle reste déterminante, tout comme les politiques publiques. Par exemple Lagrave revient sur l'importance de la figure de l'instituteur·trice dans son parcours, ainsi que sur la place de l'État-providence et ses bourses nationales dont elle et certain·es de ses frères et sœurs ont pu bénéficier. L'école a provoqué une « assomption sociale collective<sup>61</sup> » pour de nombreux membres de sa fratrie.

Or cette confusion entre transfuge de classe et excellence scolaire occulte toutes les autres transfuges, ceux qui se révèlent en dehors de l'enceinte scolaire et acquièrent d'autres capitaux tout au long de leur trajectoire. Une séparation s'établit dès lors entre les transclasses légitimes – les transfuges universitaires –, et ceux qui ne le sont pas – les transfuges économiques – qui s'illustrent dans d'autres domaines comme les footballeurs millionnaires dans le monde sportif<sup>62</sup>. Les transclasses ne cumulent pas les mêmes capitaux, et cette différence implique une hiérarchisation

et parfois la violence du capital culturel est encore plus forte que celle du capital économique, parce que la bourgeoisie culturelle a l'impression d'être du bon côté du monde, précisément à cause de son rapport à la culture<sup>63</sup>.

Pierre Bourdieu, Richard Hoggart, Édouard Louis, Didier Éribon, Annie Ernaux, Rose-Marie Lagrave sont, entre autres, les transfuges intellectuel·les qui façonnent le savoir autour de la figure du transfuge – tant dans la théorie que les récits autobiographiques à visée socioanalytique – puisque leur statut légitime leur confère l'autorisation de rédiger « un discours cultivé du transfuge sur le transfuge<sup>64</sup> ». Une autobiographie, jugée sans portée réflexive analytique, d'une star montante de la télé-réalité ou un grand footballeur n'est pas

---

<sup>61</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 109.

<sup>62</sup> Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 17.

<sup>63</sup> Ken LOACH et Édouard LOUIS, *Dialogue sur l'art et la politique*, Paris, PUF, coll. « Des mots », 2021, pp. 62–63.

<sup>64</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 106.

reconnue de manière équivalente comme un savoir légitime. Ces écrits ne représentent pas la même valeur dans le champ de la production littéraire – une analyse institutionnelle que je développerai volontiers dans le quatrième chapitre – ; seules les métanalyses importent.

Sous de multiples aspects, cet « intellectuallo-centrisme<sup>65</sup> » reconduit le mépris de classe et la violence symbolique dans un concept qui met pourtant à jour les mécanismes de domination. Qu'en est-il des transfuges sans écriture ?

La surreprésentation des transfuges en sciences sociales et de leurs capitaux culturels s'accompagne en effet d'un biais d'écriture. Non seulement réside une séparation entre les textes des transclasses intellectuelles et les transclasses économiques, mais celle-ci est aussi complétée par une deuxième séparation, une différenciation entre les hommes et les femmes transclasses.

### **Construction androcentrée**

À la manière de la hiérarchie entre les déplacements sociaux, légitimes ou non, se superpose une autre différenciation au sein des transclasses que je me propose d'examiner. La figure transclasse masculine, aussi surreprésentée, est a priori la plus consacrée. Les textes canoniques sont ceux rédigés par des hommes inscrits dans des carrières universitaires. Rose-Marie Lagrave remarque cette surreprésentation et observe que les récits des femmes transclasses manquent dans le paysage des sciences sociales et humaines. Elle amorce « une lecture genrée des transfuges de classe<sup>66</sup> » en observant sa trajectoire à l'aide d'une paire de lunettes à double foyer : le genre et la classe. Elle adopte ce prisme et analyse l'ensemble des éléments qui l'ont menée à la position qu'elle occupe désormais dans l'espace social que seule la classe ne peut expliquer. Son enquête autobiographique, un récit singulier d'une femme issue du milieu rural, permet de nuancer la représentation androcentrée du sujet des auto-analyses des parcours d'universitaires masculins : un homme issu du milieu ouvrier.

Elle repère un effet de genre dans la pratique de rédaction d'égohistoires. Elle remarque que la majorité des écrits de transfuges de classe en sciences sociales sont écrits par des hommes – Pierre Bourdieu, Didier Eribon, Édouard Louis, pour ne citer qu'eux, se sont adonnés à cet exercice d'écriture réflexive. De plus, ceux-ci ont tendance à prendre la plume en cours de parcours, tandis que les femmes écrivent plutôt une fois à la retraite, à la manière de Rose-

---

<sup>65</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 105.

<sup>66</sup> Rose-Marie LAGRAVE, « Se ressaisir », *Genre, sexualité & société*, n° 4, Automne 2010, mis en ligne le 5 décembre 2010, p. 9. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1534>

Marie Lagrave, lorsque l'ascension est assurée. En effet, malgré un parcours à l'amplitude sociale indéniable, la sociologue ne s'autorise que tardivement à revenir sur sa trajectoire ascendante. L'écriture de soi, une pratique dévalorisée, n'aurait qu'aggravé le stigmate qui repose déjà sur les femmes dans le milieu académique ; le plafond de verre en est l'une des multiples illustrations.

Pourquoi n'est-ce pas le cas pour les hommes ? Pourquoi n'ont-ils aucun mal, comme Bourdieu<sup>67</sup>, à publier leur « je » ? Les autrices évitent cette posture personnelle pour se soustraire à un phénomène désormais connu : la dévaluation de leur travail réduit à leur genre féminin. L'écriture de soi mobilisée par une femme est dès lors jugée trop subjective, trop « féminine », tandis que l'écriture masculine, non genrée, représenterait la neutralité et aurait, par conséquent, une portée universalisante<sup>68</sup>.

Pour fuir la disqualification, elles sont donc moins nombreuses que leurs collègues masculins à s'être autorisée à écrire en « je » : Lagrave du fait d'une commande d'éditeur et Annie Ernaux en découvrant le travail de Bourdieu se sont senties autorisées à écrire sur leur propre trajectoire, celle qui émerge depuis les milieux dominés.

Traditionnellement, l'utilisation à la première personne en sociologie empêcherait une mise à distance optimale avec son objet d'étude, et Lagrave ne faisait pas exception à la réticence de ce « je ». Cette *autorisation* lui vient d'une tierce personne, Paul Pasquali, directeur de la collection « L'envers des faits » des éditions La Découverte dans lesquelles son ouvrage est publié. Celui-ci est donc le fruit d'une commande éditoriale qui lui a permis d'enrichir son article éponyme rédigé en 2010<sup>69</sup>. C'est donc *a posteriori* qu'elle revient sur son parcours.

Même si aucun d'entre eux ne l'aborde et ne l'interroge, elle évoque en effet un « déni de l'effet de genre<sup>70</sup> » chez ces auteurs, y compris lorsque certains d'entre eux abordent leur homosexualité en tant que facteur freinant ou accélérant leur migration de classe. Lagrave souligne tout de même le privilège du genre masculin comme catalyseur d'une plus grande

---

<sup>67</sup> Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2004.

<sup>68</sup> Delphine NAUDIER, « Genre et activité littéraire : les écrivaines francophones. Introduction », *Sociétés contemporaines*, vol. 78, n° 2, 2010, pp. 5–13. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2010-2-page-5.htm> ; Delphine NAUDIER, « Les écrivaines et leurs arrangements avec les assignations sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. 78, n° 2, 2010, pp. 39–63. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2010-2-page-39.htm>

<sup>69</sup> Rose-Marie LAGRAVE, « Se ressaisir », *Genre, sexualité & société*, n° 4, Automne 2010, mis en ligne le 5 décembre 2010. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1534>

<sup>70</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 15.

amplitude sociale : Didier Eribon et Édouard Louis, deux figures tutélaires en sciences sociales du récit autosociobiographique connaissent une consécration à l'échelle internationale, à la même manière de l'accession de Bourdieu au Collège de France. Les chercheuses-transfuges comme Françoise Thébaud, Yvette Delsaut et Rose-Marie Lagrave, quant à elles, ne connaissent pas un rayonnement médiatique d'une telle ampleur.

Ce qui se joue du point de vue de l'écriture se présente déjà au moment de la récolte des données lors des recherches quantitatives sur la mobilité sociale. Les statistiques reposent sur la figure du père. En effet, dans la cellule familiale, le référent reste le profil socio-économique paternel. Même si le taux d'emploi des femmes est désormais plus élevé, la nature de leur travail et les heures de travail salarié prestées n'égalent pas celui des hommes. Aussi, selon une enquête de l'Insee, les femmes entament plus difficilement une ascension sociale, mais plutôt un déclassement social (27 % des femmes contre 16 % des hommes)<sup>71</sup>. Cette différence se justifie notamment par des conditions matérielles d'existence différentes, dès le départ, et au cœur de la cellule familiale. Même si elles sont davantage diplômées, elles sont moins nombreuses que les hommes à atteindre les postes professionnels privilégiés.

Le travail qualitatif, au travers des autosocioanalyses, n'est pas non plus exempt de ce biais. Dans son *auto-enquête*, Lagrave précise que les archives et les matériaux de recherche sont genrés, comme les documents familiaux. Les archives maternelles sont plus réduites que les archives paternelles ; sa mère n'a en effet pas pu hériter de ses archives. Cela complexifie sans nul doute la retranscription des trajectoires maternelles, et par conséquent l'ensemble d'un itinéraire familial.

Cela dit, le rang dans la fratrie représente aussi un facteur à considérer : par exemple, la sœur de Yann Le Bihan, sa cadette, n'a pas bénéficié d'un accès aux études supérieures comme son frère, les espoirs et les attentes parentales portaient exclusivement sur l'aîné. Tandis que l'ascension fut collective pour l'ensemble des frères et sœurs de Lagrave, le genre doit être articulé au catholicisme de sa famille. La rigueur et la discipline inculquées par de forts préceptes religieux et la figure autoritaire de son père ont alors instauré un terreau fertile à l'environnement autrement disciplinaire qu'incarne l'école. Au vu d'un « habitus catholique<sup>72</sup> »

---

<sup>71</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 65.

<sup>72</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 72.

inscrit dans leurs « corps dociles<sup>73</sup> », les instituteurs·trices étaient ravi·es « de voir débarquer une flopée d'enfants déjà formatés et capables de s'ajuster au savoir scolaire<sup>74</sup> ».

Dans certains cas, le genre féminin constitue un facteur favorisant la mobilité sociale ; la socialisation genrée apprend la docilité et l'obéissance aux filles. Un « habitus féminin » peut constituer un avantage dans l'apprentissage scolaire. Dans le cas de Lagrave, le catholicisme de sa famille renforce aussi ces caractéristiques. Pourtant, la socialisation genrée comme propulseur de la mobilité est à nuancer : l'indiscipline de Bourdieu et Noiriel n'a pas empêché leur ascension sociale. Transfuge étant synonyme de trahison, les femmes socialisées à se conformer sont-elles moins nombreuses à écrire pour cette raison ? Peu de chercheuses-transfuges ont entamé un travail d'auto-analyse sur leur parcours.

Néanmoins, toute chose égale par ailleurs, lorsqu'une mobilité sociale ascendante est enclenchée *a fortiori* dans le monde académique, la différence entre transclasses est palpable. Pendant toutes leurs études, y compris dans la promotion de qualité de professeur ou maître de conférences, il y a une différenciation entre les hommes et les femmes. Elles ont moins d'amplitude, pourtant elles n'ont pas moins un parcours de transfuge.

Cette amplitude se matérialise dans la distinction entre transfuge de condition et transfuge de position : Lagrave, même au sein de l'EHESS, occupe une place subordonnée dans la hiérarchie des disciplines en intégrant le centre de sociologie rurale. Elle « éprouve la subordination *dans* son champ et *de* son champ<sup>75</sup> ». Lagrave estime avoir intégré l'EHESS par la petite porte, dans l'un de ses centres les moins prestigieux. Dans cette institution d'élite, elle y a d'abord occupé une position dominée en s'orientant vers des objets peu nobles dans la hiérarchie des domaines de la sociologie. Les places les plus valorisées sont réservées aux héritiers, comme le remarque également Kaoutar Harchi dans son récit :

La place de ces élèves, je pensai, est faite. Leur place, dans ce monde, existait avant qu'eux-mêmes n'existent. Cette place a été préparée pour eux. Une place, et quelle place de choix. Comme si l'ensemble des avenir leur était accessible. Ils n'auraient qu'à venir, un jour, se présenter et *prendre place*<sup>76</sup>.

Lagrave était parmi les pairs, mais n'était pas tout à fait comme eux : « [...] ma pente ascendante s'écartait toujours de celle des héritiers. On ne rattrape jamais ces derniers ; on les

---

<sup>73</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 82.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>75</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 149.

<sup>76</sup> Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 81.

suit, mais à bonne distance<sup>77</sup> », on ne peut « défier les dominants sur leur propre terrain » comme l'avance Bourdieu<sup>78</sup>. Donc, s'ajoute à la différence entre transclasses et héritiers, une différence genrée entre les transclasses.

Yann Le Bihan distingue le transfuge social de condition – en référence au macrosome de l'espace social et les places dominantes reconnues socialement –, et le transfuge social de position qui opère un déplacement minime dans le microcosme de son champ. L'on peut supposer de manière schématique que les femmes sont davantage des transfuges de position, et les hommes plutôt des transfuges de condition. Cette distinction révèle le plafond de verre inhérent au monde professionnel. Nous pourrions résumer ainsi les choses : tandis que l'amorce d'un parcours d'ascension sociale est favorisée par le genre féminin, l'accélération dans cette pente est favorisée par le genre masculin.

Attention, la socialisation genrée ne peut toutefois pas justifier à elle seule la différence des parcours ; c'est un système d'exploitation qui agit sur cette différenciation. L'ascension sociale n'est pas toujours synonyme de libération pour les personnes subordonnées.

L'ascension stagne et s'arrête à un certain *statu quo*. C'est l'une des raisons qui justifie la faible amplitude de la mobilité sociale pour les femmes. À nouveau, des nuances sont à apporter : par exemple dans le cas exceptionnel d'Aurélie Filippetti, fille de mineur et immigré italien, devenue en France ministre de la Culture et de la Communication<sup>79</sup>. De plus, sa famille était communiste, mobilisée à gauche politiquement, ainsi elle a pu bénéficier d'un capital militant intergénérationnel. Le capital économique seul ne peut justifier totalement le déplacement social, façonné par d'autres ressources ou une combinaison de celles-ci.

Aussi, toutes les femmes, transfuges ou non, rencontrent des obstacles dans le milieu professionnel. Le plafond de verre empêche des amplitudes et ascensions professionnelles probantes. Et parfois, les femmes non blanches en politique obtiennent des postes hauts placés contrairement à leurs homologues masculins non blancs grâce au « fait du prince », la cooptation par autrui en charge de former son gouvernement plutôt que l'élection ; par exemple Christiane Taubira. Même si les inégalités ne s'additionnent pas, le choix d'une femme non blanche permet de répondre doublement aux quotas et, par conséquent, laisse davantage de

---

<sup>77</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 264.

<sup>78</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 67.

<sup>79</sup> France Culture, « Le cul entre deux chaises » (podcast), *L'Atelier de la création*, mise en ligne le 12 mars 2013. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-atelier-de-la-creation-14-15/le-cul-entre-deux-chaises-1437236>

place aux hommes blancs au gouvernement<sup>80</sup>. Les « alliés d'ascension » – le motif de la rencontre décisive est important – sont en effet le plus souvent des hommes puisqu'ils occupent les postes situés en haut de la hiérarchie. Ceux qui permettent les recrutements sont en grande majorité occupés par des hommes. Ainsi, même si l'ascension de Lagrave était déjà assurée, elle n'aurait probablement pas écrit sur le sujet avant la proposition éditoriale de Pasquali.

### **Construction synchronique**

Tout ce qui précède donne un premier aperçu de l'hétérogénéité produite par l'imbrication de différents axes sociaux. Pourtant, l'importance accordée à un seul événement, comme l'école et son lien de causalité avec la mobilité sociale, induit également une forme de biais synchronique.

La trajectoire n'est jamais linéaire ; il y a plusieurs dimensions à la construction d'un·e transfuge, ce profil ne peut se caractériser par un segment unidirectionnel, allant d'un point A à un point B. À cette verticalité doit être considéré un axe horizontal. Comme le théorise Yann Le Bihan, une autre différentiation est à relever au sein même du terme transfuge social : le transfuge de classe se déplace de manière verticale dans l'espace social et voit son volume de ressources augmenter, tandis que le transfuge de champ s'y déplace de manière horizontale ; iel conserve le même volume de capitaux mais celui-ci est transformé en une autre nature. Un transfuge social complet opère les deux déplacements simultanément. En ce sens, la mobilité ne peut être réduite à un seul axe, les allers-retours et les chemins de traverse y sont multiples, « l'événement extraordinaire » doit être justement replacé « dans la série des événements ordinaires, à l'intérieur duquel il s'explique<sup>81</sup> ».

La non-reproduction est en effet à appréhender de manière multiple puisqu'elle n'est jamais le résultat d'une unique cause, mais d'une *complexion*, d'une hybridation que Chantal Jaquet désigne comme une « interconnexion des causes<sup>82</sup> ». De la même manière, l'on ne peut résumer un déplacement dans l'espace social à une simple volonté individuelle. La multitude des causes

---

<sup>80</sup> Frédérique MATONTI, « De Rachida Dati à Christiane Taubira, diversité et racisation » dans Frédérique MATONTI (dir.), *Le genre présidentiel. Enquête sur l'ordre des sexes en politique*, Paris, La Découverte, 2017, pp. 161–188.

<sup>81</sup> Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Les éditions de Minuit, 1984, p. 210, cité dans Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 43.

<sup>82</sup> Chantal JAQUET, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014, p. 220.

des trajectoires de transclasses s'éloignent de l'idéal du mérite personnel. Ces trajectoires se co-construisent grâce aux collectifs et organes institutionnels, y compris la culture familiale<sup>83</sup> :

Je concevais l'écriture comme une contribution collective, ultimement vouée à parler de nous, de cette famille que nous étions, qui appartenais elle-même à un groupe historique, une classe très grande, la plus nombreuse, pauvre, violente<sup>84</sup>.

Une culture de laquelle le ou la transfuge se distancie à mesure de son ascension sociale créant ainsi un sentiment de trahison et de malaise.

### **Construction de l'*entre-deux***

Que faire lorsque le pilier familial s'éloigne à l'horizon de la mobilité sociale ? Lorsque les transfuges s'éloignent de leur milieu d'origine, et par conséquent se distancient de l'habitus familial en acquérant d'autres codes, un sentiment de trahison est éprouvé. La honte et la culpabilité seraient communes aux trajectoires transclasses, y compris dans l'ascension. Ce décalage lié à l'entrée dans un nouvel univers social avec le *stigmat* de sa classe d'origine construit un habitus clivé que Bourdieu définit comme suit : « l'expérience duale ne peut que concourir à l'effet durable d'un fort décalage entre une forte consécration scolaire et une basse extraction sociale, c'est-à-dire l'habitus clivé, habité par des tensions et des contradictions<sup>85</sup> ». Un profond tiraillement entre la loyauté portée envers sa famille et la volonté de s'adapter au monde social d'arrivée cristallise l'inadéquation auprès des siens desquels l'on s'éloigne peu à peu tout en se tenant éloigné des héritier-es auquel-les il est impossible de ressembler entièrement. L'incorporation n'est donc jamais totale, des *bugs* dans le mimétisme<sup>86</sup> peuvent survenir, comme lorsque Édouard Louis se rend à la boulangerie vêtu d'un costume à trois pièces, ce qu'il imagine être le style vestimentaire bourgeois. À cet égard, Rose-Marie Lagrave utilise l'expression de nager comme « un poisson en eaux troubles » pour imaginer cette expérience de l'*entre-deux*.

Les tensions de l'habitus clivé me semblent à cet égard décuplées dans les trajectoires de transfuges féminines. Didier Eribon et Édouard Louis parviennent à se détacher de leur milieu d'origine grâce à une coupure familiale nette – « vous allez souffrir de ne pas m'avoir aimé. Je

---

<sup>83</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 45.

<sup>84</sup> Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 130.

<sup>85</sup> Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2004, p. 127, cité par Rose-Marie LAGRAVE, préface dans Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 19.

<sup>86</sup> Sur la notion de mimétisme, voir « Les modèles et le mimétisme » dans Chantal JAQUET, *op. cit.*, pp. 32–52.

voulais réussir par vengeance<sup>87</sup> » – tandis qu’une forme de fidélité reste en filigrane dans les parcours d’Harchi et Ernaux. Les allers-retours vers le foyer d’origine ponctuent le déplacement social. Pour cette raison, « cette prise de distance n’en a que les airs. L’amour n’est pas affecté, atteint par cette distance. Le chemin qui mène vers l’île enchantée jamais ne s’efface ni se perd<sup>88</sup> », tandis que la distance – géographique, sociale, et symbolique – est réelle entre Édouard Louis et sa famille : « La distance sociale avait tellement contaminé l’ensemble de nos rapports, tu ne voyais plus en moi que l’outil d’une agression de classe [...]»<sup>89</sup> ». Il décrit leurs rapports dégradés qui se sont renforcés au début de sa transition sociale :

Quand je rentrais au village, les premières fois, je voulais te montrer ma nouvelle appartenance – c’est-à-dire, ce qui était en train de devenir l’écart entre ma vie et la tienne. C’est surtout par le langage que je produisais la différenciation. [...] Arrête avec ton vocabulaire de ministre ! Tu disais L’autre depuis qu’il est au lycée il se croit mieux que nous. (Et tu avais raison. Je disais ces mots parce que je croyais mieux que vous. Je suis désolé.)<sup>90</sup>

Son ascension est donc le résultat d’une rupture volontaire et déterminée :

J’aurais pu me faire ouvrier, comme mon frère, dans une usine à trois cents kilomètres de chez mes parents et ne plus les voir ; la fuite aurait été partielle. Il serait resté en moi la présence de mes oncles, de mes frères : le même vocable, les mêmes expressions, les mêmes habitudes alimentaires, vestimentaires, les mêmes intérêts, et plus ou moins le même mode de vie. Il n’y avait que les études qui permettaient une fuite totale<sup>91</sup>.

À ce stade, il est toutefois nécessaire de nuancer cet inconfort lié à l’éloignement puisque celui-ci se révèle une force à de multiples égards. Il produit une forme d’ubiquité : émerge dès lors une capacité à s’approprier et jongler entre des codes contrastés, une compétence utile et facilitatrice dans le déplacement d’une classe à l’autre. Sur la souffrance prétendument inhérente à la situation d’*entre-deux*, Yann Le Bihan nuance en ces termes :

une multiplicité de discordances positionnelles représentera pour le transfuge social, non pas la menace amplificatrice d’un morcellement mais une richesse alimentant une identité complexe<sup>92</sup>.

Par conséquent la situation du transfuge et sa capacité d’adaptation engendrent aussi des bénéfices. Rose-Marie Lagrave ne dit pas autre chose lorsqu’elle renverse le motif de la

---

<sup>87</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, p. 34.

<sup>88</sup> Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 119.

<sup>89</sup> Édouard LOUIS, *Combats et métamorphoses d’une femme* (2021), Paris, Seuil, coll. « Points », 2022, p. 78.

<sup>90</sup> *Ibid.*, pp. 67–68.

<sup>91</sup> Édouard LOUIS, *Histoire de la violence* (2016), Paris, Seuil, coll. « Points », 2019, p. 85.

<sup>92</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 145.

trahison : « S'élever au-dessus de la condition de sa famille n'est pas la trahir mais en augmenter le cours et attester que s'ouvre un horizon des possibles<sup>93</sup> ».

Cette perspective nouvelle et optimiste peut advenir lorsque l'ordre des choses est questionné et perçu tel quel : un système de différenciation et de hiérarchisation entre classes sociales qui crée la honte et la culpabilité du *parvenu*, qui maintient le *statu quo* et la répartition actuelle des ressources. En réalité le sentiment de honte n'a « rien de naturel, d'*inéluçtable*, d'obligé ». Kaoutar Harchi réalise

Que jamais la trahison et la honte qui est son ombre n'ont été le destin propre d'un groupe, d'une classe. [...] Car cette impression de trahir n'a jamais été autre chose que le produit de l'ordre inégal et hiérarchique des mondes. Et je n'ai cru trahir, et j'en ai supporté le poids, que parce qu'en moi, quelque part, je ne sais où, j'avais fini par croire en l'ordre des choses, j'avais fini par ratifier cet ordre supposant l'existence de mondes inférieurs et de mondes supérieurs<sup>94</sup>.

La honte et la culpabilité sont le résultat de l'effraction des règles sociales. Lorsque l'on ne se contente pas de sa place assignée et que la construction de cet ordre se dévoile, ces sentiments peuvent s'atténuer et renforcer la lutte. Le décalage peut donc constituer un outil de revendication pour « venger sa race » d'après Ernaux, et se transformer en une véritable compétence.

Ce décalage ne s'éprouve pas seulement dans la corporéité, les comportements et les habitudes, il s'expérimente aussi dans les goûts. C'est toute la culture dans son acception large qui est prise dans cet *entre-deux*, tant dans le mode de vie que dans les productions culturelles consommées. À « l'apprentissage par corps », comme le dit Bourdieu – « Progressivement, je me suis mise à le discipliner [son corps] pour qu'il demeure un allié dans ma migration sociale<sup>95</sup> » – s'ajoute en effet l'urgence d'un rattrapage intense de la culture dominante ressentie par de nombreux et nombreuses transfuges. Ceux-ci et celles-ci se lancent dans une course contre la montre : « l'effort ne consiste pas seulement à combler un fossé, mais à rattraper un retard<sup>96</sup> ».

J'avais l'impression que si je ne lisais pas tous les livres du monde, si je ne connaissais pas tout, j'échouerais, il fallait rattraper le temps perdu sur ceux qui allaient faire partie de ma nouvelle vie à Paris [...] je ne voyais plus ma vie que comme une course de vitesse

---

<sup>93</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 22.

<sup>94</sup> Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 98.

<sup>95</sup> Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021, p. 352.

<sup>96</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 145.

dans laquelle j'aurais commencé à courir trop tard, au moment où tous les autres auraient déjà presque franchi la ligne d'arrivée, il fallait rattraper ce retard impossible<sup>97</sup>.

Je ressentis le besoin de savoir et ce savoir se devait d'être utile, pratique, efficace. Je fus alors portée à croire, dans ma jeunesse, que la théorie avait le pouvoir des baisers, des plantes et des prières, je veux parler de ce pouvoir de *guérir* et de *transformer*. Et plus j'aurais maîtrisé, j'imaginai, cette science de l'abstraction, plus nous serions allés en nous affirmant, arrachés pour toujours et collectivement à l'arbitraire des vies dominées [...]<sup>98</sup>

Malgré l'absorption des codes légitimes qui portent en eux l'assurance d'un avenir meilleur – « Le théâtre, la littérature, le cinéma, j'avais le pressentiment qu'ils seraient les outils qui me mèneraient à une nouvelle vie<sup>99</sup> » –, ce processus de rattrapage est toujours teinté du *stigmat*e des habitudes passées :

Je n'avais pas eu une enfance mais une enfance de classe. Tous mes goûts, toutes mes pratiques, ce que je faisais, ce que je disais, mes opinions, tout était marqué par le passé. J'avais partout en moi ta présence et la présence de notre famille<sup>100</sup>.

Les effets de cette « remise à niveau » s'expriment dans la maîtrise de multiples codes. Cette capacité à prendre de la distance tant avec le milieu d'origine et le milieu d'arrivée s'illustre dans la consommation des productions culturelles. L'omnivorisisme culturel – ou « dissonances culturelles » selon Bernard Lahire<sup>101</sup> – représente un bénéfice, voire un privilège et simplifie le déplacement dans l'espace social en tant que « capacité d'apprécier une vaste gamme de formes culturelles<sup>102</sup> ». Le sentiment de honte peut donc être contrebalancé par cet éclectisme culturel. Notons toutefois qu'il n'est pas le propre des transclasses puisque la violence symbolique traverse l'ensemble du champ social, nul besoin de s'y déplacer pour qu'elle frappe les individus inscrits dans les classes dominées.

Cet éclectisme culturel représente en réalité une compétence qui nécessite des ressources réparties de manière inéquitable dans l'espace social. De plus, tous les types d'omnivorisisme ne sont pas valorisés, comme celui des immigré·es et/ou celui des classes populaires par exemple. La distinction est reproduite dans l'omnivorisisme puisqu'« il existe de plus en plus d'usages

---

<sup>97</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, pp. 218–219.

<sup>98</sup> Kaoutar HARCHI, *op. cit.*, p. 92.

<sup>99</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, p. 63.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>101</sup> Rose-Marie LAGRAVE, « Sortir de sa classe ? », dans Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2019, p. 695.

<sup>102</sup> Richard A. PETERSON, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, printemps 2004, p. 147. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2004-v36-n1-socsoc815/009586ar/>

cultivés de la culture non cultivée<sup>103</sup> » qui alimentent une forme de gentrification des objets culturels : l'on peut rendre *cool* quelque chose de dévalorisé grâce à sa position sociale élevée. Lorsque des individus de classes inférieures apprécient la musique classique par exemple, ce goût n'est pas pris au sérieux s'ils ne portent pas de discours savant et/ou critique sur l'objet de leur écoute. C'est un privilège d'aimer un artiste populaire sans risquer le mépris. L'omnivorisisme des classes populaires n'est donc pas valorisé, il n'est même pas envisagé, et celui des transclasses n'égale pas celui de l'omnivore issu des classes supérieures pour qui le pouvoir social et l'aisance culturelle représentent un héritage et non un acquis.

En somme, la culture appartient toujours aux classes supérieures. Aussitôt les dominé·es s'approprient un élément de la culture légitime, il perd de sa valeur chez les dominant·es. La « culture » reste un concept blanc, occidental, androcentré et universaliste, et par conséquent faussement inclusif.

À la hiérarchie des goûts entre classes sociales se couple une hiérarchie genrée des goûts ; une grille de lecture par la classe sociale ne peut donc suffire. La culture légitime est la culture dominante, et celle-ci est une culture androcentrée. La culture est en effet un lieu de choix dans laquelle se niche la domination masculine. La culture dominante étant celle des hommes, l'atteindre représente une double rupture pour les femmes, un processus qui consisterait en un double rattrapage. Le goût légitime est celui de la culture savante, et la littérature y détient une place de choix. Et à mesure que ce capital culturel s'acquiert, le ou la transfuge « ne possède pas véritablement la confiance qui est liée au capital culturel hérité<sup>104</sup> ». Le mode d'acquisition compte, et l'on peut supposer que pour les femmes transfuges cette double adaptation est d'autant plus complexe à rattraper. Il leur est probablement plus difficile de faire preuve d'aisance et de confiance en soi. En ce sens, l'on peut supposer que la socialisation féminine est un obstacle à l'adoption totale du statut de transclasse, le sentiment d'imposture exacerbé et celui de la docilité incorporée sont autant de barrières à l'épanouissement dans le milieu d'arrivée.

Dans ses autosociobiographies, Annie Ernaux expose sa consommation de la culture de son milieu d'origine, illégitime et aussi féminine, comme la littérature rose qui s'adresse à « un

---

<sup>103</sup> Olivier DONNAT, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994, p. 359.

<sup>104</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi* [colloque organisé à l'Université de Liège le 11 décembre 2008], Klincksieck, coll. « Circare », 2011, p. 30.

lectorat important parmi les femmes des classes dominées<sup>105</sup> ». Dans *La Honte*, elle cite *Brigitte jeune fille* qui « enseigne en même temps que l'excellence des règles morales chrétiennes, l'excellence du mode de vie bourgeois<sup>106</sup> ». Un style de vie inatteignable pour la jeune Annie. C'est lorsqu'elle découvre la culture scolaire et ses lectures programmées qu'elle s'aperçoit de la faiblesse préjugée de ces écrits. Dans un processus de double mobilité, elle doit dès lors se détacher de cette culture féminine illégitime pour s'approprier ces nouveaux textes savants écrits par des hommes et, par conséquent, absorber les valeurs et les représentations liées à ce nouvel univers social. La maîtrise des codes de référents culturels différents attachés tantôt à la culture légitime tantôt à la culture illégitime lui permet donc de retranscrire fidèlement l'ambivalence culturelle éprouvée par sa nouvelle position sociale.

Tous ces aspects construits démontrent que les transclasses n'échappent pas aux déterminismes sociaux, aux représentations genrées et à l'importance du capital culturel érigé comme l'assurance d'un parcours d'ascension réussi. Par conséquent, la figure de transclasse est poreuse ; les socles sur lesquels elle se base ne sont pas immuables. Aussi, la mobilité sociale n'est pas uniquement motivée par le changement de classe comme nous allons l'approfondir dans le troisième chapitre. De plus, l'on peut se déplacer pour d'autres raisons qui ne sont pas conduites par un désir personnel. Il y a une multitude de facteurs qui propulsent les transclasses dans l'espace social – désir familial, rencontres amicales et/ou amoureuses, modèles, institutrices, etc.

Le privilège de la classe comme unique outil d'analyse ne permet pas de rendre compte de la *complexion* des parcours de mobilité sociale. On n'atterrit pas aux mêmes endroits de l'espace social selon son genre, sa sexualité, ou sa race. Ces derniers rapports sociaux méritent d'être interrogés avec beaucoup plus d'insistance.

---

<sup>105</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 19.

<sup>106</sup> Annie ERNAUX, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 106.

## CHAPITRE III : APPROFONDISSEMENTS DE L'APPROCHE INTERSECTIONNELLE

Pourquoi, comment et jusqu'à quel point cette transgression est possible dans la mesure où nul n'échappe totalement à son passé ?

Didier Eribon, *Retour à Reims*

Le chapitre précédent explorait les constructions transversales de la figure transclasse et introduisait les prémisses d'une approche intersectionnelle. Je souhaite dès à présent consacrer ce chapitre à l'approfondissement des profils hétérogènes des transfuges de classe et la multitude de facteurs qui alimentent leur mobilité sociale.

Ainsi, je pourrais infirmer, confirmer – ou compléter – mon hypothèse de départ alimentée par l'intuition de Lagrave qui m'a placée sur la piste du genre, en abordant une perspective intersectionnelle complexe. Il est en effet impossible de cerner le phénomène de la non-reproduction avec une grille intersectionnelle limitée, le genre et la classe ne peuvent suffire à l'analyse du déplacement ou, au contraire, de l'immobilisme social. D'autres rapports de force viennent en effet renforcer, ralentir, voire empêcher la mobilité sociale. Il s'agit de mettre en lumière les éléments qui favorisent ou défavorisent le déplacement social en plaçant l'accent sur leur intersection et les connexions. Nous allons donc approfondir l'analyse grâce à l'étude du processus de racialisation, des masculinités, et de la sexualité – en particulier l'homosexualité masculine.

### Sexualités et masculinités

Tout d'abord, il est nécessaire de comprendre que les raisons pour lesquelles un parcours de non-reproduction est entrepris sont nombreuses, dont celles qui incitent à quitter son milieu social sans qu'il y ait initialement une motivation de changement de classe. Il n'y a en effet pas

un primat de la non-reproduction sociale sur les autres formes, biologique, sexuelle, raciale ou genrée de la non-reproduction. La non-reproduction ne se cantonne pas à la mobilité sociale des transclasses. Elle peut se manifester par la négation volontaire ou non du modèle dominant de perpétuation de l'espèce, de la norme hétérosexuelle [lesbianisme, homosexualité], de la condition imposée à une race ou à un sexe. Il sera nécessaire alors de penser l'imbrication de toutes les formes de non-reproduction pour élucider l'énigme de l'apparition de transclasses, envers et contre tout, malgré la malédiction de la race, du sexe et de la classe<sup>107</sup>.

---

<sup>107</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 21.

L'un des puissants instruments de cette mobilité réside dans la honte de ne pas correspondre à ce qui est attendu de nous, et celle-ci ne peut se réduire à la honte sociale, d'autres sources la forgent. La honte sexuelle vécue par Édouard Louis, exacerbée dans son milieu populaire d'origine, est succédée par la honte sociale dans le milieu d'arrivée : celle de l'imposteur, la peur de la gaffe, celle de ne pas intégrer tout à fait les nouvelles normes, celle qui encourage à dissimuler les plus anciennes puisque le système bourgeois les dévalorise. En ce sens, la honte constitue un motif important dans le récit de soi des transfuges de classe. La honte, plurifactorielle, éprouvée dans le milieu initial, peut dès lors composer un rouage essentiel du moteur de la non-reproduction.

Elle peut se former à l'issue de certains verdicts, selon Eribon, qui « se sont abattus sur nous, gay, trans, femme, noir, pauvre, et qu'ils nous ont rendu certaines vies, certaines expériences, certains rêves, inaccessibles<sup>108</sup> ». Dans certains cas, ces verdicts deviennent les agents du changement ; le sentiment de ne pas être à sa place engendre toute forme de transition, et pas uniquement la mobilité sociale. La souffrance éprouvée oblige par conséquent à s'orienter ailleurs. Dans les cas de Didier Eribon et Édouard Louis, leur sexualité a engendré leur mobilité sociale puisque « l'homosexualité impose de trouver une issue pour ne pas étouffer<sup>109</sup> ».

En effet, le décalage n'est pas exclusif à l'arrivée dans un nouvel environnement ; dès le départ, dans son milieu d'origine, Édouard Louis ressent son inadéquation liée à sa masculinité subordonnée<sup>110</sup>. C'est d'abord son milieu qui l'exclut, tandis que lui essaie désespérément d'y correspondre. Or il n'a jamais pu reproduire les normes de la virilité attendues dans les classes populaires. Tout au long de son enfance, il s'est appliqué à mimer les caractéristiques masculines de la force et de la violence. En vain.

Il fallait fuir. Mais d'abord, on ne pense pas spontanément à la fuite parce qu'on ignore qu'il existe un ailleurs. On ne sait pas que la fuite est une possibilité. On essaye dans un premier temps d'être comme les autres, et j'ai essayé d'être comme tout le monde<sup>111</sup>.

---

<sup>108</sup> Édouard LOUIS, *Qui a tué mon père* (2018), Paris, Seuil, coll. « Points », 2019, p. 34.

<sup>109</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 81.

<sup>110</sup> Voir la typologie des masculinités élaborée par Raewyn CONNELL, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, éditions Amsterdam, 2022. Le modèle de la masculinité subordonnée s'oppose au modèle de la masculinité hégémonique, celle-ci désigne les hommes en situation de domination ayant des pratiques de ce que représente un homme dans la société. Dans la masculinité subordonnée sont inclus les hommes qui sont exclus de cette dernière, comme les homosexuels « en tant que figure repoussoir de l'hétérosexualité ». (p. 11)

<sup>111</sup> Édouard LOUIS, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 165.

Une alternative n'est jamais envisageable lorsque l'on ignore qu'elle existe. La première stratégie consiste d'abord à s'intégrer, au prix de nombreuses violences, homophobes dans son cas. Les insultes, les humiliations et la pauvreté l'ont ensuite poussé à partir : « comme si l'exclusion me forçait à inventer mon propre système de valeurs – un système dans lequel j'aurais eu ma place<sup>112</sup> ». Cette exclusion est précisément ce qui a engagé son déplacement social :

Ce que je ne savais pas encore, c'est que les insultes et la peur allaient me sauver de toi, du village, de la reproduction à l'identique de ta vie. Je ne savais pas encore que l'humiliation allait me contraindre à être libre<sup>113</sup>.

Son homosexualité empêche « l'assimilation au milieu d'origine et favorise de nouvelles orientations<sup>114</sup> ». L'homogénéité du milieu social l'oblige à s'en extraire ; ce n'est pas tant lui qui rejette son milieu que son milieu qui le rejette : « la non-reproduction, en ce sens, n'est que la perpétuation de la reproduction par d'autres moyens. L'ordre social est préservé par l'expulsion d'un élément qui le menace, qui introduit du désordre, car il n'est pas conforme au modèle ambiant<sup>115</sup> ». En d'autres termes, ne pas se sentir à sa place engendre une transition, quelle qu'elle soit. Sa mobilité sociale ne serait que la conséquence de sa différence éprouvée dans son milieu d'origine, d'un sentiment d'inéquation qui engendre l'envie d'une propulsion en dehors de ses frontières. En ce sens, vivre une discrimination, être perçue comme un élément dissident aurait favorisé son ascension sociale. Didier Eribon ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque son parcours de non-reproduction sociale : « Il se pourrait bien qu'en ce qui me concerne, le ressort de ce “miracle” ait été l'homosexualité<sup>116</sup> ».

La masculinité viriliste des classes populaires – marginalisée et donc non assimilable à la masculinité hégémonique – constituerait *a contrario* un frein à la mobilité sociale, comme le décrit Édouard Louis dans un paragraphe dédié à son père :

Tu n'as pas étudié. Abandonner l'école le plus vite possible était une question de masculinité pour toi, c'était la règle dans le monde où tu vivais : *être masculin, ne pas se comporter comme une fille, de pas être un pédé*. Il n'y avait que les filles et les autres, ceux qui étaient suspectés d'avoir une sexualité déviante, pas normale, qui acceptaient de se soumettre aux règles de l'école, à la discipline, à ce que les professeurs demandaient ou exigeaient. [...] construire sa masculinité, c'était se priver d'une autre vie, d'un autre futur,

---

<sup>112</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, p. 33.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>114</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 76.

<sup>115</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 78.

<sup>116</sup> Didier ERIBON, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2018, p. 170.

d'un autre destin social que les études auraient pu permettre. La masculinité t'a condamné à la pauvreté, à l'absence d'argent. Haine de l'homosexualité = pauvreté<sup>117</sup>.

S'engager dans l'institution scolaire a permis à Édouard Louis d'échapper aux hommes de son milieu, de ne pas devenir comme eux. Il existe « des formes de distance beaucoup plus profondes et beaucoup plus complexes que la distance géographique<sup>118</sup> ». Dans son cas, il fallait une brèche sociologique. violemment réprimée dans leurs milieux d'origine, l'homosexualité des deux sociologues était alors assimilée à la féminité et à la bourgeoisie ; or ces caractéristiques seraient précisément ce qui leur a permis de « s'en sortir ». En effet, les manières et les dispositions bourgeoises sont alors confondues avec « l'imaginaire d'une préciosité efféminée<sup>119</sup> ». À ce stade, il est toutefois important de préciser que l'homophobie est une discrimination transversale à l'ensemble de l'espace social, mais elle ne se matérialise pas de la même manière selon la position qu'on y occupe.

Son homosexualité et ses effets « maniérés » correspondent davantage à un *ethos* bourgeois. En arrivant au lycée et à l'internat il se questionne à ce sujet : « Je ne suis peut-être pas pédé, pas comme je l'ai pensé, peut-être ai-je depuis toujours un corps de bourgeois prisonnier du monde de mon enfance<sup>120</sup> ». Édouard Louis remarque que la pratique de sa masculinité subordonnée change de statut au moment de son entrée en bourgeoisie : « En faisant l'amour avec un homme, je rejetais toutes les valeurs de mon milieu, je devenais un bourgeois<sup>121</sup> ».

En appliquant son homosexualité, il change de classe sociale. Sa sexualité favoriserait-elle donc son *passing* social ? Yann Le Bihan utilise la formule du *passing* – une « pratique de transgression identitaire, notamment sexuelle, -homme “passant” pour une femme ou l'inverse, gay “passant” pour hétérosexuel, etc.<sup>122</sup> » – pour désigner le clivage de l'habitus opéré par les transfuges qui consiste à séparer les comportements d'origine différente ; « un transfuge en situation de *passing* par exemple (dissimulant son origine sociale populaire)<sup>123</sup> » dans le milieu d'arrivée et qui a la « présomption d'être l'un des leurs<sup>124</sup> ».

---

<sup>117</sup> Édouard LOUIS, *Qui a tué mon père* (2018), Paris, Seuil, coll. « Points », 2019, pp. 32–33.

<sup>118</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, p. 46.

<sup>119</sup> Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 164.

<sup>120</sup> Édouard LOUIS, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 218.

<sup>121</sup> Édouard LOUIS, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021, p. 158.

<sup>122</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 122.

<sup>123</sup> Yann LE BIHAN, *op. cit.*, p. 162.

<sup>124</sup> Didier ERIBON, *op. cit.*, p. 177.

Une forme de *performativité* de classe qui, par itération, consoliderait l'habitus souhaité dépendant du contexte : « Le transclasse se définit donc par une *transidentité* et obéit à une logique de l'entre-deux <sup>125</sup> ». Or il s'agit moins d'une question d'identité que d'une question de conditions matérielles d'existence.

Aussi, il n'est pas anodin que les travaux d'Emmanuel Beaubatie <sup>126</sup> établissent un parallèle entre la mobilité sociale et les parcours trans' – le passage d'une classe de sexe à une autre – dans une perspective matérialiste. Matériellement, l'expérience de vie change, la manière dont on est perçu change, ainsi que notre mode de vie tant dans la mobilité de classe que de genre. Être transfuge de sexe implique un nouveau positionnement dans l'espace social. Les hommes trans' vivent une ascension puisqu'ils sont désormais assimilables à la classe dominante des hommes, tandis que les femmes trans' vivent un déclassement, en étant désormais perçues comme appartenant à la classe des femmes – et donc subordonnées dans l'espace sexuel.

Pour compléter la perspective matérialiste, l'on pourrait considérer les transclASSES lesbiennes comme doubles transfuges : elles se situent en dehors du système hétérosexuel, elles ne sont donc pas des femmes selon Monique Wittig car elles sont exclues de la classe des femmes construite en rapport à celle des hommes.

À ce phénomène de déclassement « féminin » peut se succéder une mobilité sociale ascendante lorsqu'elles quittent un milieu dominé vers un milieu dominant, tel que le monde des lettres. En guise d'exemple l'on peut citer Violette Leduc, transclasse ancrée dans la littérature – et moins dans une perspective sociologique comme Ernaux qui, rappelons-le, conçoit l'écriture comme « un acte politique et non pas une simple activité esthétique <sup>127</sup> ».

De cette manière, Édouard Louis estime avoir expérimenté le même processus du fait de sa sexualité : « Qu'est-ce qu'un homme ? La virilité, le pouvoir, la camaraderie avec les autres garçons ? Je ne les avais pas. L'absence du risque de l'agression sexuelle ? Je n'en ai pas été protégé <sup>128</sup> » et précise à ce sujet :

De la même manière que Monique Wittig affirme que les lesbiennes ne sont pas des femmes, qu'elles échappent à cette identité contrainte, la personne que je suis n'a jamais été un homme, et c'est ce trouble du réel qui me rapproche le plus d'elle [sa mère]. C'est

---

<sup>125</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 136.

<sup>126</sup> Emmanuel BEAUBATIE, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, 2021.

<sup>127</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 207.

<sup>128</sup> Édouard LOUIS, *Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), Paris, Seuil, coll. « Points », 2022, p. 40.

peut-être ici, dans ce non-lieu de mon être, que je peux tenter de comprendre qui elle est et ce qu'elle a vécu<sup>129</sup>.

Il réemploie en quelque sorte l'association entre féminité et homosexualité prégnante dans son milieu d'origine, et associe les axes sociaux du genre et de la sexualité qui produisent toutefois des effets différents. Il reste un homme, un homme homosexuel – et blanc de surcroît – en milieu bourgeois, plusieurs biais subsistent et produisent forcément des effets.

### **La question blanche**

Aussi, il y a des transitions plus faciles à entreprendre que d'autres. Kaoutar Harchi évoque notamment la mobilité du genre, plus fluide que la mobilité raciale<sup>130</sup>. Par exemple, un homme noir chef d'entreprise peut, certes, traverser l'espace social, mais pas l'espace racial.

D'ailleurs, cette mobilité sociale est même souvent invisibilisée par l'appartenance ethnique. Lorsqu'un enfant issu de l'immigration « réussit », le terme transfuge de classe est en effet rarement utilisé pour qualifier son parcours, comme si le sujet racisé n'avait pas de classe et n'avait que pour seule caractéristique son appartenance raciale.

Par exemple, dans le premier roman de Fatima Daas, *La Petite Dernière*<sup>131</sup>, un parcours transclasse est palpable mais n'est jamais nommé. Il est plutôt connoté tout au long de l'ouvrage. La narratrice évoque par exemple les heures interminables passées dans les transports en commun pour se rendre à l'université, de la périphérie vers le centre, mais sa trajectoire sociale n'est jamais dénotée, le terme transfuge n'est ni investi ni revendiqué. Est-ce parce qu'elle est une enfant d'immigré·es que ce terme ne s'applique pas à elle ?

La sociologue Nesrine Slaoui<sup>132</sup> ne se reconnaît pas dans le terme de transfuge de classe ; son réseau de sociabilité reste très ancré dans son milieu d'origine par exemple. Elle emploie plutôt l'expression de « cheval à bascule<sup>133</sup> » pour qualifier sa trajectoire oblique. Elle n'a jamais renié sa famille, elle a toujours fait preuve de loyauté envers ses proches et les personnes qui partagent sa trajectoire.

---

<sup>129</sup> Édouard LOUIS, *loc. cit.*

<sup>130</sup> Lauren BASTIDE, « Épisode 92 – Écrire contre la violence sociale avec Kaoutar Harchi » (podcast), *La Poudre*, mise en ligne le 25 mars 2021. URL : <https://open.spotify.com/episode/62Iz5iv7nJQo25ANtcjiYs>

<sup>131</sup> Fatima DAAS, *La Petite Dernière*, Paris, éditions Noir Sur Blanc, coll. « Notabilia », 2020.

<sup>132</sup> Nesrine SLAOU, *Illégitimes*, Paris, Fayard, 2021.

<sup>133</sup> Quoi de Meuf?, « #149 – Transfuges de classe : la méritocratie est-elle une illusion ? » (podcast), *Nouvelles Écoutes*, mise en ligne le 17 octobre 2021. URL : <https://nouvellesecout.es/fr/podcast/quoi-de-meuf/>

Kaoutar Harchi n'en dit pas moins lorsqu'elle désigne la conceptualisation de transfuge de classe comme une « question blanche », un concept qui nie donc sa propre blancheur et entretient l'ignorance des dominant·es sur leurs privilèges<sup>134</sup>. Il ne perçoit pas en la race et le genre des décélérateurs de la mobilité sociale :

La question des transfuges de classe est une question blanche où seuls les rapports de classe sont pris en compte, niant que la race et le genre agissent davantage comme des sortes de « castes sociales » opaques car la dimension héréditaire ne cesse d'être construite et maintenue.

Penser les mobilités sociales matérielles sans penser les phénomènes d'immobilité et d'emprisonnement symboliques que produisent le sexisme et le racisme, c'est manquer l'essentiel, à savoir que les dominations se co-produisent, elles ne sont pas indépendantes les unes des autres.

Comment comprendre l'expérience d'un jeune homme noir qui serait parvenu à s'acheter un appartement sur les Champs mais qui avant d'être identifié comme un voisin de quartier continuerait à se faire contrôler par la police en déambulant dans sa rue ?

Quelle est son expérience de la mobilité sociale ? Elle est complexe, ambivalente, contradictoire, obéit simultanément à plusieurs logiques. Une perspective intersectionnelle montre ça et vient enrichir la compréhension des rapports de classe qui ne sont jamais que de classe<sup>135</sup>.

Dans certains cas, le privilège masculin est en effet neutralisé tandis que les jeunes filles issues de l'immigration, lors de leur parcours scolaire, obtiennent de meilleurs résultats que leurs homologues masculins racisés, et des résultats équivalents aux garçons blancs<sup>136</sup>. Pourtant, cette réussite scolaire source d'ascension n'efface pas la racialisation. Dans le cas de Nesrine Slaoui, le terme de transfuge n'est pas adapté à son parcours, car sa mobilité sociale est freinée par « la barrière raciale » qu'elle ne peut franchir : malgré ses diplômes acquis, elle reste perçue comme une femme maghrébine dans l'espace social, son illégitimité perdure : « il n'y a pas que du mépris de classe dans les milieux bourgeois, il y a aussi du racisme et il y a aussi du sexisme » dit Slaoui<sup>137</sup>, là où l'homosexualité de Louis y était davantage tolérée.

L'une des interprétations possibles à cet effet est la docilité commune à la féminité et aux comportements adoptés par les personnes issues de l'immigration ; se croise à la socialisation féminine une socialisation racialisée. Dans son roman, la narratrice de Fatima Daas envie son amante Cassandra d'avoir quitté sa famille sans culpabiliser tandis qu'elle est envahie par ce

---

<sup>134</sup> Éléonore LÉPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021, p. 37.

<sup>135</sup> Kaoutar HARCHI, série de *tweet* (@KaoutarHarchi) postée le 23/09/21. URL : <https://twitter.com/kaoutarharchi/status/1440974747655880705>

<sup>136</sup> Françoise LORCERIE, « Pour une approche intersectionnelle à l'École », *Travail, genre et sociétés*, vol. 41, n° 1, 2019, pp. 159–165. URL : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2019-1-page-159.htm>

<sup>137</sup> Quoi de Meuf ?, « #149 – Transfuges de classe : la méritocratie est-elle une illusion ? » (podcast), *Nouvelles Écoutes*, mise en ligne le 17 octobre 2021. URL : <https://nouvellesecouttes.fr/podcast/quoi-de-meuf/>

sentiment. La loyauté envers sa famille reste un élément fort : l'espace privé, bien que désigné comme un microcosme violent pour les femmes et autres minorités, l'est moins que la sphère publique pour les personnes racisées du fait du racisme systémique qui régit l'ensemble des organes institutionnels et les politiques publiques. Élever la voix et se rendre visible sont dès lors des stratégies dangereuses :

Ce que me faisait Khadija, à cette période-là, j'avais onze, douze ans, elle m'initiait à ce contre quoi Hania et Mohamed, pour leur bien plus que pour le mien, ne cessaient de me mettre en garde : parler, répondre, lutter. *Quelque chose* d'une peur d'exister traversait leur existence et guettait la mienne, menaçait de l'imprégner au point de ne plus distinguer la vie de la politesse, la gentillesse de l'obéissance aveugle, l'affirmation de soi de la discrétion<sup>138</sup>.

Quant aux hommes racisés, aux hommes précaires ou encore aux hommes handicapés, ils ne bénéficient pas des privilèges liés à leur genre. Ces masculinités marginales ne sont pas seulement exclues, elles sont surtout invisibles, déclassées, et les pratiques institutionnelles favorisent leur exclusion : « L'école, la police, la justice, organisent le quotidien de nos garçons. Main dans la main, ils travaillent contre nos garçons<sup>139</sup> ». Les petits garçons racisés sont rapidement laissés pour compte, leurs perspectives sont très limitées, et sont enfermés dans les mêmes représentations stéréotypées. Même lorsqu'ils accumulent d'importants capitaux économiques, comme les footballeurs et les rappeurs à succès, « la position raciale déclasse<sup>140</sup> » selon Rokhaya Diallo. Leur ascension n'est pas équivalente à l'ascension consacrée d'un parcours scolaire qui offre le capital symbolique plus important.

Contrairement à la famille d'Édouard Louis qui ressent la violence symbolique de l'école et son capital scolaire, l'institution scolaire représente une terre de salut particulièrement importante et valorisée pour les familles issues de l'immigration qui impulsent l'ascension sociale de leurs enfants :

Cette image de ma mère qui, faisant le ménage quotidien, s'enquiert de moi, du bon développement de ma scolarité, est ancrée en moi. Elle dit la foi de ma mère en l'institution, en ce que l'institution faisait de sa fille, en ce qu'elle lui promettait d'avenir<sup>141</sup>.

L'école fait figure d'autorité pour les parents de Kaoutar, Mohamed et Hania, qui éprouvent une confiance absolue en l'institution, une confiance qui justifie les heures laborieuses pour payer l'école privée dans laquelle leur fille bénéficiera selon eux du meilleur enseignement.

---

<sup>138</sup> Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021, pp. 42–43.

<sup>139</sup> Kaoutar HARCHI, *op. cit.*, p. 115.

<sup>140</sup> Mediapart, « Race, classe, genre et gauche : le débat Rokhaya Diallo – Stéphanie Roza » (vidéo), *À l'air libre* (112), mise en ligne le 1er juin 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=aaUXRHNI1w>

<sup>141</sup> Kaoutar HARCHI, *op. cit.*, p. 75.

Étant donné la perspective promise par le système scolaire français, en investissant dans une éducation légitime, iels justifient leur présence dans le pays :

Par ces mots, ce flot de mots, il cherchait à justifier notre présence sur ce territoire du sud, mais plus encore en ce pays, cette France, hanté qu'il était, bien plus que Hania ne le fut jamais, par cette impression que nous n'étions pas véritablement à notre place, que, pour nous, rien n'était encore *gagné*, qu'au fond nous étions dépourvus de cette légitimité qui assurant à chacun le sentiment d'être chez lui. Et, plus encore, privés de la garantie ultime – le privilège bourgeois, le privilège blanc – que nous ne serions jamais *chassés*<sup>142</sup>.

Adhérer au pouvoir idéologique de l'école et la promesse de *redistribution* de ses capitaux, nécessaires à la légitimité, leur permettrait donc d'obtenir le droit d'être ici. Quand on acquiert les codes ou que l'on s'ancre dans ce processus d'acquisition, on gagne en légitimité. Néanmoins, le coût est parfois vain, la situation se complexifie sur le terrain : « le séjour en France étant le moment d'une confrontation entre un imaginaire générateur d'attentes et une réalité souvent grosse de désillusions<sup>143</sup> ». L'école n'a pas annulé le racisme ordinaire subi par Kaoutar Harchi tout au long de son parcours.

Pour toutes ces raisons, l'on peut repérer une faible présence des récits autosociobiographiques de personnes racisées dans le champ de la production littéraire – et culturelle plus largement – puisque leurs parcours sont davantage semés d'obstacles du fait de leur position au croisement de plusieurs discriminations. À l'inverse l'on observe une surreprésentation d'hommes blancs universitaires dans cette pratique d'écriture. Le sexisme et le racisme agissent comme des freins à la mobilité sociale ascendante tandis que l'homosexualité l'accélère. À nouveau, tout dépend de la combinaison de ces facteurs et le contexte dans lequel ils s'actualisent.

De fait, pour les écrivain·es d'origine étrangère « le droit d'entrée [dans le champ littéraire] est nettement plus élevé en termes de capitaux économique et culturel, et c'est plus encore le cas pour les femmes que pour les hommes<sup>144</sup> ». La reconnaissance institutionnelle s'obtient au prix d'impossibles efforts puisque les « instances opèrent une sélection sociale qui se traduit par l'exclusion des écrivains issus de groupes dominés<sup>145</sup> ». La volonté personnelle n'y change rien, leur inclusion dépend d'éléments externes structurels et institutionnels.

---

<sup>142</sup> Kaoutar HARCHI, *op. cit.*, p. 25.

<sup>143</sup> Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014, p. 76.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 49.

## CHAPITRE IV : INSTITUTION ET ÉCRITURE TRANSCLASSE

Ma liberté neuve m'emprisonne et me paralyse.

Albertine Sarrazin, *L'Astragale*

Aux conditions sociales des transclasses qui forgent leur geste d'écriture, il faut renforcer l'étude de leur trajectoire grâce à l'étude des institutions qui permettent leur mobilité. Nous allons ainsi augmenter la focale d'analyse en observant leur position prise dans le champ de la production littéraire : « À la détermination que constitue la position de classe de l'écrivain est venue s'ajouter, pour cette analyse, la réfraction opérée sur cette position par la structure institutionnelle<sup>146</sup> ».

Les conditions sociales ne sont donc pas seules à déterminer l'approche littéraire des auteures dans la mesure où la structure et les règles internes de l'institution littéraire influencent également leurs écrits, y compris lorsque ces derniers revendiquent une approche contre-institutionnelle. Comment les transclasses parviennent-ils dès lors à se faire une place dans l'institution de la littérature ?

Ce dernier chapitre sera pour nous l'occasion d'étudier l'institutionnalisation des autosociobiographiques en dépit de leur hétérodoxie initiale, et la réception de ce genre littéraire en train de se faire.

### Macro-institutions et micro-institutions

Je propose de soumettre à cet examen à la fois les macro-institutions – période, historicité, système scolaire, État-providence, contexte économique-socioculturel –, et les micro-institutions – maison d'édition, organes de distribution et de diffusion, presse, médias – qui forgent le fait littéraire. Par conséquent, il est primordial d'aller au-delà du clivage entre l'analyse interne et l'analyse externe des textes :

Pourquoi les études littéraires doivent-elles s'intéresser à ces institutions et organisations ? Dans le cas de l'autosociobiographie, nous avons affaire à une forme littéraire qui a pour fondement non seulement les transformations économiques de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi les politiques éducatives et leurs conséquences<sup>147</sup>.

---

<sup>146</sup> Jacques DUBOIS, *L'Institution de la littérature* (1978), Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord », 2019, p. 232.

<sup>147</sup> Philipp LAMMERS et Marcus TWELLMANN, « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *COntEXTES*,

Les institutions « participent à la socialisation de classe (les Églises, l'État, la famille, l'école) [...] <sup>148</sup> », autant d'appareils idéologiques qui ont le pouvoir de légitimation et de consécration et façonnent les critères pour accéder au statut de savoir légitime.

En ce sens, étudier sa propre trajectoire permet aussi de considérer le contexte socio-économique et notamment les institutions qui la façonnent. Par exemple, dans son enquête autobiographique, Lagrave « contribue ainsi également à une biographie des institutions éducatives françaises des années 1950 à nos jours <sup>149</sup> » et permet de *ressaisir* en filigrane de son récit une partie de l'histoire socioculturelle du XX<sup>e</sup> siècle. En particulier, l'on y décèle les chamboulements du champ scientifique et la genèse des études de genre : « considérer le caractère singulier de sa propre perspective, permet de comprendre l'ensemble des orientations possibles au sein d'un champ où ses décisions s'actualisent <sup>150</sup> ». De fait, elle a participé à l'institutionnalisation des études de genre et a notamment cofondé le master « Genre, politique et sexualités » à l'EHESS en 2005.

En somme, le parcours des transclasses est singulier mais n'est pas une exception étant donné les changements socio-économiques qui ont eu lieu en Occident dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec les Trente Glorieuses. La mobilité sociale n'est donc pas un phénomène individuel ; elle relève également de structures sociopolitiques, et particulièrement du rayonnement de l'État-providence. Par exemple aux États-Unis, à l'origine du modèle du *self-made-man*, l'on peut toutefois concevoir la difficulté d'entreprendre un parcours transclasse contrairement aux pays nordiques dans lesquels la présence de l'État-providence et ses aides sociales, y compris scolaires, se déploient le plus <sup>151</sup>.

### **Positionnement dans le champ de la production littéraire**

Peut-on placer les récits des transclasses dans le pan des littératures minoritaires ? À savoir « les productions diverses que l'institution exclut du champ de la légitimité ou qu'elle isole dans des positions marginales à l'intérieur de ce champ <sup>152</sup> » ? Dans la perspective ernausienne,

---

Varia, mise en ligne le 16 décembre 2021, p. 14. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/10515>

<sup>148</sup> Rose-Marie LAGRAVE, « Sortir de sa classe ? », dans Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2019, p. 691.

<sup>149</sup> Philipp LAMMERS et Marcus TWELLMANN, *op. cit.*, p. 15.

<sup>150</sup> Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022, p. 189.

<sup>151</sup> Gösta ESPING-ANDERSEN, *Les trois mondes de l'État-providence. Essai sur le capitalisme moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1999,

<sup>152</sup> Jacques DUBOIS, *op. cit.*, p. 199.

les autosociobiographies s'érigent contre la littérature et se placent volontairement à sa marge. Est-ce tellement le cas ?

Pour Bourdieu, la société est une série de champs semi-autonomes insérés les uns dans les autres, l'espace social se compose de différentes sphères sociales – politique, artistique, économique, entre autres. L'espace social est le champ des champs. Parmi eux figure le champ de la production littéraire, relativement autonome, disposant de ses propres règles et ses propres actrices qui luttent pour conserver leurs positions et leurs ressources, en particulier le capital symbolique. Ce champ est divisé en deux sous-champs distincts qui déterminent la méthode de production, la valeur littéraire, l'esthétique des textes, et le public visé : le sous-champ de *grande production* qui s'adresse davantage à un public de masse et dont la valeur commerciale l'emporte sur la valeur esthétique, à l'inverse du sous-champ de *production restreinte* qui s'adresse davantage aux pairs dans une perspective de l'art pour l'art en rejetant les logiques du marché de l'autre sous-champ<sup>153</sup>. Cette démarcation entre le pôle culturel et le pôle commercial est toutefois à nuancer. La spécificité du livre en tant que bien symbolique combine toujours ces deux aspects, y compris chez les éditeurs les plus vertueux.

Dans quelle sous-sphère du champ de la littérature les récits des transclasses se situent-ils ? À cheval sur la sphère de *production restreinte* et celle de la *grande production* ? À nouveau, l'on peut y retrouver un transfert de la situation de l'*entre-deux* des transclasses sur leurs récits. Dans leur forme, ces textes sont consacrés par le catalogue d'éditeurs qui les publient – Seuil, Gallimard, Stock –, tandis que par leur fond ils octroient de la visibilité aux classes populaires dans l'espace dominant des lettres. Étant donné leur publication au cœur de catalogues d'éditeurs consacrés et leur relai par les instances de légitimation, y compris à l'international, il me semble que la littérature des transclasses n'est pas vraiment une « littérature proscrite ». Tout dépend du profil des transclasses dont il est question.

Celles-ci et ceux-ci n'occupent pas toutes la même position au sein du champ de la production littéraire puisque y réside une différence entre récits légitimes et récits illégitimes. Les autobiographies de personnalités publiques aux parcours ascendants sont moins consacrées que les socioanalyses universitaires. Les premières sont plutôt consacrées par le succès commercial et situées dans la logique de *grande production*, tandis que les secondes correspondent aux préoccupations savantes de la logique de *production restreinte*.

---

<sup>153</sup> Pierre BOURDIEU, « Le champ littéraire », dans *Actes de la recherche en sciences sociales* [En ligne], vol. 89, septembre 1991, pp. 3–46. URL : [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1991\\_num\\_89\\_1\\_2986](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986)

En effet, l'écriture transclasse s'institutionnalise lorsqu'elle se matérialise sous forme de socioanalyse. Le statut d'instituant de leur aspect contre-littéraire se transforme alors en élément institué. La valeur réflexive et critique est paradoxalement valorisée malgré son aspect initial contre-littéraire ; à cet endroit de la canonisation, l'on retrouve la primauté académique des transfuges explorée dans le deuxième chapitre.

Le capital culturel est davantage puissant ; à nouveau, les transclassees qui l'embrassent sont valorisé·es. Le capital intellectuel est favorisé dans la consécration tandis que les autobiographies de ces stars montantes issues de classes populaires sont plutôt caractérisées par leur succès médiatique et commercial.

### **L'écriture comme institution**

Les transfuges peuvent en réalité se trouver à n'importe quel endroit du champ, leur position dépend des capitaux acquis tout au long de la progression de leur trajectoire. La nature de ceux-ci influencera leur entrée, ou non, en écriture. L'écriture, même pour un·e transclasse, reste un privilège ; prendre la plume n'est pas un acte évident. Pour que l'accès aux lettres soit légitime et valorisé, les transfuges doivent incorporer l'*ethos* littéraire conforme à un bagage savant et lettré. De la même manière, cet accès est limité par les facteurs sociaux tels que le genre et la race. En lien avec le constat réalisé par Rose-Marie Lagrave sur le manque d'auto-analyses des femmes transfuges par rapport à leurs homologues masculins, l'on peut se demander si celles-ci n'ont-elles pas moins écrit de manière générale ou si celles-ci ont moins écrit sur leur trajectoire ? Se seraient-elles dirigées vers d'autres registres ?

En ce sens, est-ce l'écriture qui fabrique le transfuge ? Répondre par l'affirmative reconduirait la supériorité de l'écriture sur les autres moyens d'expression. Or les transclassees n'écrivent pas toustes, et lorsqu'ils le font, toustes n'investissent pas l'autosociobiographie. Il est de même important de rappeler que les héritier·es rédigent également des égoistoires. L'écriture ne suffit donc pas à définir les transfuges. Pourtant, celle-ci peut révéler le ou la transfuge. Par exemple, Lagrave ne se qualifiait pas comme tel avant d'entreprendre la rédaction de son enquête autobiographique. L'écriture offre un support pour l'observation de ces parcours, mais l'existence des transclassees peut nous parvenir autrement que par l'écriture.

Si l'on ne déplace pas son regard aux marges du milieu académique, l'écriture de la non-reproduction est susceptible de reproduire malgré elle une violence symbolique. L'écriture est-elle en elle-même un acte bourgeois ? Ne trahit-on son milieu d'origine que par l'écriture ? Tout bien considéré, que définit un transfuge : le déplacement social ou l'écriture ? Cela présuppose

que l'écriture soit un outil propre aux classes supérieures et, par conséquent, cela invisibiliserait toute la littérature populaire, créée *par* le peuple – à la différence de la littérature de masse, une littérature *omnibus*, créée *pour* le peuple <sup>154</sup>.

Par exemple, Marguerite Audoux (1863-1937), aussi appelée « la couturière des lettres », était en son temps une révélation de la littérature populaire. Couturière le jour, elle écrivait la nuit. Elle entreprit une écriture autobiographique sur son parcours. Son autobiographie romancée, *Marie-Claire*, connut un succès de vente et fut récompensée par le prix Fémina en 1910, dans laquelle elle puise dans les événements vécus pour dépeindre l'environnement professionnel d'un atelier de couture et le réseau de relations qui s'y développe. Les expériences sociales liées à un métier en dehors de l'écriture comme moyen de subsistance enrichissent celle-ci :

La situation de double vie fait que les écrivains occupent des postes d'observation du monde social ou font l'expérience intime de certaines formes de vie sociales qui leur permettent de témoigner, sur un mode littéraire, de divers aspects de ce monde et des expériences qu'ils peuvent en faire à la première personne <sup>155</sup>.

L'écriture accompagne les événements de vie et enrichit l'expérience littéraire ; elle n'apparaît pas en soi comme un acte transfuge. Peut-on donc qualifier Marguerite Audoux de transfuge ? Elle est restée couturière toute sa vie et, malgré son succès, ses conditions matérielles d'existence n'ont pas radicalement changé. Il en est de même pour Albertine Sarrazin (1937-1967). Éditée par Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur de Sade, elle a connu une gloire littéraire. Précaire, prostituée et emprisonnée pendant de nombreuses années, elle a commencé à écrire en prison une autobiographie romancée. La même année, en 1965, sont publiés ses deux premiers textes *L'Astragale* et *La Cavale* dans lesquels elle décrit ses expériences de délinquance et son amour pour Julien dans un style personnel et accessible. Dans son cas, l'écriture n'a jamais constitué un luxe, mais bien un moyen de subsistance qui l'a toutefois propulsée dans la mondanité des milieux intellectuels des années 60 sans jamais se départir de son identité irrévérencieuse. Sa gloire fut de courte durée, elle meurt prématurément à cause d'une erreur médicale.

Les textes de ces écrivaines du peuple ont bénéficié d'un sacre médiatique et commercial considérable sans que leur qualité littéraire soit niée.

---

<sup>154</sup> Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014, p. 21.

<sup>155</sup> Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui / Laboratoire des sciences sociales », 2006, p. 541, cité dans Jacques DUBOIS, *op. cit.*, p. 299.

Cela nous mène à interroger la différence schématique entre écriture hétérodoxe et orthodoxe qui ne peut rendre compte de la complexité des effets du langage ; une écriture esthétisée ne lui ôte pas inévitablement son pouvoir transformateur. De même, l'écriture engagée et factuelle alimente parfois la « langue de l'ennemi » ; il nous faut à ce stade questionner la permission que les transfuges s'octroient à écrire sur les témoins de leur mobilité sociale. Écrire sur soi revient-il à embarquer les autres ? Ce geste caricature-t-il leur existence et n'alimente-t-il pas une forme de violence supplémentaire ? Il faut questionner ce geste : l'écriture est-elle nécessairement un médium dominant ? Lorsque Édouard Louis se demande légitimement « est-ce que je peux comprendre sa vie [celle de sa mère] si cette vie a été spécifiquement marquée par sa condition de femme ? Si je suis construit, perçu et défini par le monde qui m'entoure comme un homme<sup>156</sup> ? » Son interrogation nous mène nous-mêmes à questionner l'éthique autour des égoistoires : comment se raconter sans léser la vie privée de ses proches ? Qui a le droit de parler, et au nom de qui ?

Par exemple, Jérôme Meizoz estime que Édouard Louis dans ses textes utilise un langage exagéré ; il stigmatise ses proches, ceux-ci ne se reconnaissent pas dans les propos qui leur ont été attribués par l'écrivain. La posture épistémologique du transfuge est à nouveau interrogée. Il dépeint son milieu familial de manière « misérabiliste<sup>157</sup> » à l'aide de descriptions qui conviennent à un lectorat bourgeois et en claquemurant leurs paroles rapportées en italique :

Les repas étaient faits uniquement de frites, de pâtes, très occasionnellement de riz, et de viande, des steaks hachés surgelés ou du jambon achetés au supermarché hard-discount. Le jambon n'était pas rose, mais fuchsia et couvert de gras, suintant.

Une odeur de graisse, donc, de feu de bois et d'humidité. La télévision allumée toute la journée, la nuit quand il s'endormait devant, *ça fait un bruit de fond, moi je peux pas me passer de la télé*, plus exactement, il ne disait pas *la télé*, mais *je peux pas me passer de ma télé*.

Il ne fallait pas, jamais, le déranger devant sa télévision. C'était la règle lorsqu'il était l'heure de se mettre à table : regarder la télévision et se taire ou mon père s'énervait, demandait le silence, *Ferme ta gueule, tu commences à me pomper l'air. Moi mes gosses je veux qu'ils soient polis, et quand on est poli, on parle pas à table, on regarde la télé en silence et en famille*.

À table, lui (mon père) parlait de temps en temps, il était le seul à en avoir le droit. Il commentait l'actualité *Les sales bougnoules, quand tu regardes les infos tu vois que ça, des Arabes. On est même plus en France, on est en Afrique, son repas Encore ça que les boches n'auront pas*.

---

<sup>156</sup> Édouard LOUIS, *Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), Paris, Seuil, coll. « Points », 2022, p. 39.

<sup>157</sup> Claude GRIGNON et Jean-Claude PASSERON, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 1989.

Lui et moi n'avons jamais eu de véritable conversation <sup>158</sup>.

Ces paroles rapportées correspondraient aux clichés attendus des classes populaires. Pourtant, même si le racisme traverse l'ensemble de l'espace social, une forme de réalité émane de ces passages. L'usage de la télévision <sup>159</sup> et la montée de l'extrême droite dans les milieux populaires <sup>160</sup> sont des thématiques qui ont donné lieu à des études et des analyses sociologiques parfaitement documentées, ainsi ces paroles ne se résument pas à la simple stigmatisation. Or Meizoz persiste : Louis manquerait de réflexivité sur les outils sociaux et savants qu'il utilise : « cette langue a été stylisée et sans doute poussée à l'extrême de ses formes <sup>161</sup> » et semble ainsi s'éloigner de l'écriture de la distance et de la mise en veille du jugement adoptée par Annie Ernaux.

Pourtant, même la langue d'Ernaux joue à plusieurs niveaux le jeu de la littérature. Ce refus de la littérarité dans ces textes s'accompagne toutefois d'un travail de correction et de relecture rigoureux, l'écriture factuelle s'obtient à l'issue d'une compétence littéraire certifiée et de « perfectionnements stylistiques <sup>162</sup> ». L'écriture plate ne jaillit pas telle quelle, et elle contient toutes les compétences littéraires liées à la formation de l'autrice. À l'opposé du formalisme qu'Ernaux rejette, il ne faut pas oublier que le réalisme vers lequel elle tend est « fondé lui-même sur des bases esthétisantes <sup>163</sup> ».

En outre, la littérarité de son œuvre se repère dans les références intertextuelles des auteurices qu'elle convoque, comme *Les Années* qui reproduit le procédé stylistique de bribes et de fragments de souvenirs de Georges Perec dans *Je me souviens* (1978) dont elle fait explicitement référence dans son texte en plus de s'en inspirer <sup>164</sup>. Annie Ernaux témoigne aussi de sa filiation littéraire dans nombre de références à Proust, de Beauvoir ou même Paul Auster qui ponctuent ses textes. Lors de sa formation littéraire, elle a en effet acquis les compétences et la capacité de se situer, elle et ses pair·es, dans le champ littéraire, et elle a appris à s'y référer.

---

<sup>158</sup> Édouard LOUIS, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 211.

<sup>159</sup> Pierre BOURDIEU, *Sur la télévision*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 1996.

<sup>160</sup> Didier ERIBON, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2018.

<sup>161</sup> Jérôme MEIZOZ, « Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ? », *COntEXTES*, Prises de position, mise en ligne le 10 mars 2014. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5879>

<sup>162</sup> Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 101.

<sup>163</sup> Jacques DUBOIS, *op. cit.*, p. 76.

<sup>164</sup> Annie ERNAUX, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, dans *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2011, p. 1072.

L'intertextualité s'exprime également dans le pourtour de ses textes, à savoir leur paratexte <sup>165</sup>, et en particulier les épigraphes : Michel Leiris dans *L'Événement* ou encore Jean Genet dans *La Place* : « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi ». Annie Ernaux se réfère donc à d'autres transfuges, à une littérature qui rejoint son projet d'écriture, une écriture de la rémission, une écriture de la rédemption.

Malgré sa volonté de s'extraire de la littérature, les marques transtextuelles l'y rattachent constamment, y compris le paratexte éditorial qui façonne ses textes. Devenus livres par le geste éditorial, ils intègrent les catalogues littéraires des maisons d'édition parmi les plus consacrées en France et dont la renommée déteint sur ses écrits. Par conséquent, elle ne peut échapper au capital symbolique désormais associé à son travail.

### **Un registre en voie de canonisation**

Comment gérer l'effet de la consécration d'une institution que l'on critique ? Le phénomène d'institutionnalisation d'écrits hétérodoxes n'est pas neuf. Par exemple, au début des années 70, de plus en plus d'écrits des féministes du MLF sont publiés par la maison d'édition professionnelle *des femmes* nouvellement fondée par Antoinette Fouque et qui participe à l'institutionnalisation du féminisme en labélisant le mouvement militant ; ce qui n'a pas été du goût de toutes les féministes.

L'absorption par l'édition professionnelle des récits critiques les anoblirait au moment de leur publication grâce au bel écrin que représente l'objet-livre. Lorsque Édouard Louis est publié au Seuil, la reconnaissance de son expérience populaire est marquée par cette griffe éditoriale. La publication agirait comme une violence symbolique supplémentaire, un second acte transfuge si on lit la réaction d'Annie Ernaux au moment de la publication de son premier roman en 1974 *Les Armoires vides* chez Gallimard qui amplifia sa honte et la distance avec son milieu d'origine :

Au fur et à mesure que j'écrivais ce texte, je me rendais compte que j'allais très loin dans l'exploration du conflit culturel que j'avais vécu, écartelée entre mon milieu familial et l'école, et que mon écriture était d'une grande violence. Cette découverte ne suscitait en moi aucune crainte : comme je n'étais pas sûre d'être publiée, je poursuivais impavide, le danger restait irréel. Quand j'ai appris que Grasset, puis Gallimard, finalement choisi, voulaient publier *Les Armoires vides*, je me souviens d'avoir été prise de panique. D'un seul coup mon livre devenait *réel*, c'était comme si j'avais commis une mauvaise action secrète qui était révélée au jour. J'avais honte de mon livre [...]. J'entrais « mal », de façon incorrecte, boueuse, dans la littérature, avec un texte qui déniait les valeurs littéraires,

---

<sup>165</sup> Tout ce qui fait d'un texte un livre, à savoir toutes les marques matérielles et les choix éditoriaux – titre, couverture, quatrième de couverture, format, etc – qui confèrent au livre son existence publique. Voir Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2002.

crachait sur tout, blesserait ma mère. [...] Mais du plus profond de mon être, je savais que je n'aurais pu écrire autre chose que ce texte-là<sup>166</sup>.

Sa reconnaissance est notamment amplifiée auprès du grand public lorsque *La Place* reçoit le Prix Renaudot en 1984. Grâce au relai des organes de consécration et la visibilité qu'ils lui offrent, elle bénéficie d'une renommée internationale tant dans le champ littéraire que le champ des sciences sociales. Se construisent autour de son œuvre de nombreux savoirs académiques, et donc des savoirs considérés comme légitimes.

L'absorption est-elle cependant totale ? L'affirmer nierait les tensions qui sous-tendent la production littéraire et en particulier le travail critique et militant de certaines structures éditoriales indépendantes. Tout dépend du médium et du canal adoptés – *zine*, revue, autoédition, édition professionnelle, etc. La publication d'un texte n'annule pas *ipso facto* son caractère subversif. Les structures dans le champ éditorial luttent les unes contre les autres pour conserver ou gagner les ressources. Il est donc nécessaire de ne pas homogénéiser le champ de la production éditoriale ; entre un grand groupe éditorial inscrit dans la logique de *grande production* et une petite maison d'édition critique et engagée<sup>167</sup> dans la logique de *production restreinte*, les stratégies adoptées sont différentes.

Principalement publiée dans le catalogue prestigieux de Gallimard, figure de proue de l'édition littéraire en France, l'on peut supposer que l'œuvre dissidente d'Annie Ernaux se transforme désormais en référent légitime. Or elle maintient son souhait de ne pas être portée comme un exemple afin de ne pas valider un système qu'elle critique. Cette visibilité acquise dans la publication pourrait en effet servir de caution à l'idéologie dominante et ses valeurs individuelles et méritocratiques du « quand on veut, on peut ».

Toutefois, cette crainte est à nuancer lorsque l'on examine quelques-uns des retours amateurs au sujet des textes transclasses. Leur mise en livre au cœur d'un groupe éditorial bénéficiant d'un réseau de diffusion et de distribution colossal permet en effet d'atteindre un large lectorat. La visibilité grandissante de ces récits participe à la construction d'un horizon d'attente de l'autosociobiographie. Et même si, comme nous venons de l'examiner, la présence de l'institution littéraire reste palpable, l'horizon d'attente du récit transclasse reste axé sur son pouvoir critique et son analyse sociologique. Signe qu'un canevas se crée autour de ce genre

---

<sup>166</sup> Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, pp. 47–48, citée dans Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *op. cit.*, p. 49.

<sup>167</sup> Sophie NOËL, *L'édition indépendante critique : engagements politiques et intellectuels*, Lyon, ENSSIB, coll. « Papiers », 2012.

en construction puisque des attentes l'entourent, et son lot de déception lorsque celles-ci ne sont pas rencontrées. Voici une critique laissée par une utilisatrice du réseau *Goodreads* portant sur l'ouvrage de Kaoutar Harchi *Comme nous existons* :

Un texte qui me laisse un goût d'inachevé. Tout reste très en surface. Les émotions comme les épisodes marquants sont vite évacués, assez peu fouillés finalement. Je n'y trouve pas le "recul sociologique", l'analyse, la profondeur auxquels je m'attendais. Le style est simple, se lit vite et bien mais les tics de langages le tire vers le bas. Dans l'ensemble, j'ai eu l'impression de lire un énième récit qui ne parvenait pas à faire ressortir autre chose que ce qu'autres avaient déjà dit précédemment. Bref, déception...<sup>168</sup>

On peut y lire la déception de ne pas y avoir trouvé un style littéraire davantage soutenu – le style y est jugé trop « simple » –, ni une analyse sociologique pointue. Puisque la lectrice semble avoir une expérience de lecture des œuvres autosociobiographiques, elle s'attendait probablement à retrouver dans celui-ci des éléments attendus mais aussi de l'originalité. Cet exemple illustre à nouveau l'ambivalence entre le littéraire et la sociologie dans la production de ces textes, également éprouvée dans la réception. Une autre critique en témoigne :

[...] les analyses sociologiques sont simplistes et laissent sur la fin [*sic*], mais on peut y voir plus un défaut du style de livre (récit autobiographique d'une sociologue, qui n'est ni roman ni essai) que de l'écrivaine en somme une très belle lecture, avec une troisième partie excellente de réalisme et finesse<sup>169</sup>.

Non seulement cette lectrice s'attendait aussi à y découvrir une portée sociologique plus importante, mais sa critique montre surtout l'ambiguïté autour de ce type de récit qui n'est « ni un roman ni un essai » et exprime l'*entre-deux*, caractéristique des transclasses et leur écriture.

De plus en plus visibles, les autosociobiographies des transfuges font l'objet de comparaisons et d'attentes de plus en plus fines. En somme, l'institutionnalisation de celles-ci participe à leur diffusion et à la construction d'un discours qui se développe à leur égard ; un discours qui se forme à mesure que le genre gagne en visibilité.

En somme, la publication n'ôte pas nécessairement la portée critique des récits des transclasses. Même habillés d'un appareil éditorial prestigieux, ils nourrissent les attentes du lectorat de leur substance hétérodoxe. Aussi, en bénéficiant du réseau étendu de diffusion des grandes structures éditoriales, ils multiplient leurs chances d'être lus. L'écriture transclasse devient alors plus accessible. Parmi la masse de lectrices quelqu'un·es pourraient volontiers adopter à leur tour le regard engagé de ces récits pour examiner leurs propres trajectoires.

---

<sup>168</sup> Goodreads, fiche de *Comme nous existons* de Kaoutar Harchi. URL : <https://www.goodreads.com/book/show/58763104-comme-nous-existons>

<sup>169</sup> *Ibid.*

## CONCLUSION

Tout au long de ce travail, j'ai eu à cœur d'interroger l'expérience de la mobilité sociale et les facteurs sociaux et structurels qui justifient l'arrivée en écriture des transfuges de classe. Mon approche se situait donc à l'intersection du social et du littéraire.

Mon point de départ fut alimenté par le constat de Rose-Marie Lagrave, à savoir le déni de l'effet de genre qui émerge des socioanalyses réflexives rédigées par les hommes transfuges universitaires. Les femmes transfuges auraient moins écrit que leurs homologues masculins à propos de leur trajectoire. Pour déployer ma réflexion, je me suis appuyée sur un corpus composé d'autosociobiographies rédigées par Annie Ernaux, Kaoutar Harchi et Édouard Louis, trois figures aux trajectoires différentes.

J'ai découvert, en analysant leur démarche, la puissance critique de l'utilisation de l'écriture autosociobiographique. En effet, pour Ernaux, et bien d'autres transfuges, l'écriture est moins une activité esthétique qu'un acte politique<sup>170</sup>. Le personnel est politique. En ce sens, la démarche de l'écriture transclasse s'inscrit dans les épistémologies féministes du point de vue : partir de soi pour dévoiler les mécanismes sociaux et l'expérience collective de la mobilité sociale. L'écriture n'est pas exclusivement le vaisseau de la *langue de l'ennemi*, elle est également un outil puissant lorsqu'elle émerge des marges.

En revanche, pour en arriver à dévoiler son parcours, de nombreux obstacles se lèvent. Pour s'en apercevoir, il était nécessaire de nuancer l'identité du transfuge de classe et ses aspects construits pour en dévoiler l'hétérogénéité. Nous l'avons vu, la construction académique de la figure place l'accent sur le parcours académique et invisibilise la trajectoire des autres transclasses, celles qui se sont déplacé·es dans l'espace social en dehors de l'institution scolaire, celles qui n'écrivent pas et ont acquis des capitaux autres que culturel et intellectuel.

En effet, pour être considéré·e comme un·e transclasse légitime et tenter de rivaliser avec les héritier·es, il faut goûter aux activités légitimes de la culture savante et intellectuelle. De plus, réside dans l'écriture une valeur hautement symbolique. Être transclasse aux capitaux économiques ne suffit pas, il faut pouvoir adopter les normes culturelles dominantes ; seule la classe sociale de destination importe et son *ethos* bourgeois constitue le référent.

---

<sup>170</sup> Chantal JAQUET, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 207.

Or être transfuge de classe ne consiste jamais en un transfert total. Les minorités sexisées et racisées n'atteignent jamais un statut dominant équivalent à celui de l'homme blanc hétérosexuel riche et haut placé dans la hiérarchie sociale. Le sexisme et le racisme sont en effet des obstacles à la mobilité. Les femmes transfuges arrivées dans un milieu dominant rencontrent les difficultés liées à leur genre – notamment le plafond de verre – aussi fulgurante soit leur ascension. De même, les transfuges racisé·es peuvent se déplacer dans l'espace social mais difficilement modifier leur identité raciale. Certaines mobilités sont plus faciles que d'autres à entreprendre.

À ce moment de la conclusion, il est important de rappeler que les déplacements sociaux sont impulsés par différents facteurs, et non exclusivement par le désir de changement de classe sociale. En effet la non-reproduction sociale est « un travail de la différence et sur la différence [...] c'est pourquoi la non-reproduction n'est jamais une simple aventure individuelle, elle est une expulsion ou une projection par le milieu <sup>171</sup> ». Quand on est différent, au sein même de sa classe initiale, l'on est amené à s'adapter ou à être propulsé par ses proches en dehors de ses frontières. Par exemple l'homosexualité d'Édouard Louis fut un facteur décisif dans la fuite de son milieu d'origine, tandis que les parents de Kaoutar Harchi rêvaient d'un avenir meilleur pour leur fille en l'inscrivant dans une école privée. L'aspect collectif dans ces parcours ne doit pas être ignoré. Les notions de mérite et de don sont donc inappropriées. La mobilité sociale est un jeu de classes et non une question de capacité. Par ailleurs, les récits autosociobiographiques ne cherchent pas à légitimer l'ascension sociale, à la rendre désirable pour l'ensemble des personnes subordonnées. Il s'agit plutôt d'éclairer les rouages de la hiérarchisation qui fondent la valorisation d'une mobilité sociale ascendante. Comme le suggère Chantal Jaquet, « [...] l'objectif n'est pas de passer solitairement les barrières de classe, mais de les abolir pour tous <sup>172</sup> ».

Pour toutes ces raisons, la paire de lunettes à double foyer du genre et de la classe doit être enrichie. Cette grille d'analyse est limitée et ne peut suffire à complexifier l'analyse de la mobilité sociale. D'autres rapports sociaux co-construisent cette expérience et doivent être pris en considération pour rendre compte de la réalité hétérogène des trajectoires. La mobilité sociale est une expérience de genre, mais ne se limite pas à ce facteur. Les approfondissements qu'apporte l'approche intersectionnelle permettent de constater les obstacles dans l'arrivée en écriture. Le postulat initial doit donc lui-même être questionné : la majorité des socioanalyses

---

<sup>171</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 83.

<sup>172</sup> Chantal JAQUET, *op. cit.*, p. 231.

sont certes rédigées par les hommes, mais les hommes aux masculinités marginales ne sont pas concernés. Ces récits sont produits par les transfuges masculins blancs qui sont arrivés à atteindre des places dominantes dans l'espace social et, par conséquent, à absorber une partie des attentes de la masculinité hégémonique bourgeoise. En somme, comme le souligne Kaoutar Harchi, l'expérience de la mobilité sociale est pensée comme une question blanche.

À l'issue de ma recherche, je réalise l'importance de compléter ma réflexion – non exhaustive – avec l'étude d'autres modes d'expression des transfuges, l'écriture n'étant pas le seul médium utilisé mais le plus légitimé. Je souhaiterais par la suite déplacer mon regard au plus près des marges, de considérer non seulement leurs autosociobiographies mais également les autres productions culturelles dans lesquelles elles s'expriment. Je souhaiterais aussi m'orienter davantage vers l'étude de la littérature populaire et la mise en relation de la littérature et des sciences sociales, une étude comparée des textes académiques et les textes littéraires des transfuges de classe. Une enquête de terrain auprès des actrices du phénomène de la mobilité sociale constituerait également un excellent complément à mon travail qui n'a aucune prétention sinon celle d'ouvrir une réflexion.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus d'étude

Annie ERNAUX, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983.

*La Honte*, Paris, Gallimard, 1997.

*L'écriture comme un couteau* (2003) [Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011.

Kaoutar HARCHI, *Comme nous existons*, Arles, Actes Sud, 2021.

Édouard LOUIS, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

*Histoire de la violence* (2016), Paris, Seuil, coll. « Points », 2019.

*Qui a tué mon père* (2018), Paris, Seuil, coll. « Points », 2019.

*Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), Paris, Seuil, coll. « Points », 2022.

*Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021.

### Ouvrages théoriques

Danielle BAJOMÉE et Juliette DOR (dir.), *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi* [colloque organisé à l'Université de Liège le 11 décembre 2008], Klincksieck, coll. « Circare », 2011.

Emmanuel BEAUBATIE, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, 2021.

Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2004.

Jacques DUBOIS, *L'Institution de la littérature* (1978), Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord », 2019.

Didier ERIBON, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2018.

Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2002.

Chantal JAQUET et Jean-Marie DURAND, *Juste en passant*, Paris, Presses universitaires de France, 2021.

Chantal JAQUET et Gérard BRAS (dir.), *La Fabrique des transclasses*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

Chantal JAQUET, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.

Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2021.

Yann LE BIHAN, *Confessions impersonnelles. Un transfuge en socioanalyse*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Ethnographies Plurielles », 2022.

Éléonore LÉPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021.

Ken LOACH et Édouard LOUIS, *Dialogue sur l'art et la politique*, Paris, PUF, coll. « Des mots », 2021.

Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014.

### Articles scientifiques

Pierre BOURDIEU, « Le champ littéraire », dans *Actes de la recherche en sciences sociales* [En ligne], vol. 89, septembre 1991, pp. 3–46. URL : [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1991\\_num\\_89\\_1\\_2986](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986)

Pierre BOURDIEU, « Une révolution conservatrice dans l'édition », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126–127, mars 1999, pp. 3–28. URL : [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1999\\_num\\_126\\_1\\_3278](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1999_num_126_1_3278)

Danielle JUTEAU, « Un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité », *Cahiers du Genre*, vol. s4, n° 3, 2016, URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2016-3-page-129.htm>

Rose-Marie LAGRAVE, « Se ressaisir », *Genre, sexualité & société*, n° 4, Automne 2010, mis en ligne le 5 décembre 2010. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1534>

Rose-Marie LAGRAVE, « Sortir de sa classe ? », dans Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2019, pp. 690–699.

Philipp LAMMERS et Marcus TWELLMANN, « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *COntEXTES*, Varia, mise en ligne le 16 décembre 2021. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/10515>

Audrey LASSERRE, « Écriture féminine », dans Christine BARD et Sylvie CHAPERON (dir.), *Dictionnaire des féministes. France XVIII-XXI siècle*, Paris, PUF, 2017, pp. 494–496.

Audrey LASSERRE, « Une révolution de l'autorité et de l'auctorialité. La signature au sein du Mouvement de libération des femmes » dans Frédéric REGARD et Anne TOMICHE (dir.), *Genre et signature*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2018, pp. 233–246.

Jérôme MEIZOZ, « Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ? », *COntEXTES*, Prises de position, mise en ligne le 10 mars 2014. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5879>

Richard A. PETERSON, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, printemps 2004, pp. 145–164. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2004-v36-n1-socsoc815/009586ar/>

### Articles de presse

HAMANA, « Peut-on déceintement en avoir plein le cul des récits de transfuges de classe ? », *Frustration Magazine*, mise en ligne le 23 novembre 2021. URL : <https://www.frustrationmagazine.fr/transfuges-classe/>

Thibaut WILLEMS, « “Eddy Bellegueule” : suis-je le seul à être choqué ? », *rue89*, mise en ligne le 18 novembre 2016. URL : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-rue89-culture/20140216.RUE2086/eddy-bellegueule-suis-je-le-seul-a-etre-choque.html>

## Multimédias

Lauren BASTIDE, « Épisode 92 – Écrire contre la violence sociale avec Kaoutar Harchi » (podcast), *La Poudre*, mise en ligne le 25 mars 2021. URL : <https://open.spotify.com/episode/62Iz5iv7nJQo25ANtejiYs>

CIERA Paris, « Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave – Expériences et écritures de transfuges de classe féministes » (webinaire), mise en ligne le 8 juin 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=6M-2KAeuFes&t=13s>

France Culture, « Le cul entre deux chaises » (podcast), *L'Atelier de la création*, mise en ligne le 12 mars 2013. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-atelier-de-la-creation-14-15/le-cul-entre-deux-chaises-1437236>

France Culture, « Rose-Marie Lagrave : transfuge de classe, un parcours exemplaire ? » (vidéo), *La Grande table*, mise en ligne le 16 février 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=at-4wB67EIo&t=27s>

France Culture, « Transfuges de classe avec Annie Ernaux » (vidéo), *La Grande table*, mise en ligne le 22 novembre 2021, visionnée le 14 mars 2022, France Culture. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=NjuyQNPo-Y8&t=610s>

Goodreads, fiche de *Comme nous existons* de Kaoutar Harchi. URL : <https://www.goodreads.com/book/show/58763104-comme-nous-existons>

Kaoutar HARCHI, série de *tweet* (@KaoutarHarchi) mise en ligne le 23/09/21. URL : <https://twitter.com/kaoutarharchi/status/1440974747655880705>

Mediapart, « Race, classe, genre et gauche : le débat Rokhaya Diallo – Stéphanie Roza » (vidéo), *À l'air libre* (112), mise en ligne le 1er juin 2021. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=aaUXRHNI1w>

Quoi de Meuf?, « #149 – Transfuges de classe : la méritocratie est-elle une illusion ? » (podcast), *Nouvelles Écoutes*, mise en ligne le 17 octobre 2021. URL : <https://nouvellesecoutes.fr/podcast/quoi-de-meuf/>

## Rencontre

Université des femmes, *Un livre, une autrice*, rencontre avec Rose-Marie Lagrave organisée le jeudi 31 mars 2022 à la Maison Amazone, Bruxelles.